

000

310651-79

LONGCHAMP, CEJAMPÉ 648

24 Tafeln

W. S. S. S.

Lipo, Valmar, Long, Kegi, Kardiawan, Kegel

Recueil de Scènes

tirées de

l'Histoire des Suisses,

gravées d'après les dessins

de

G. VOLMAR.

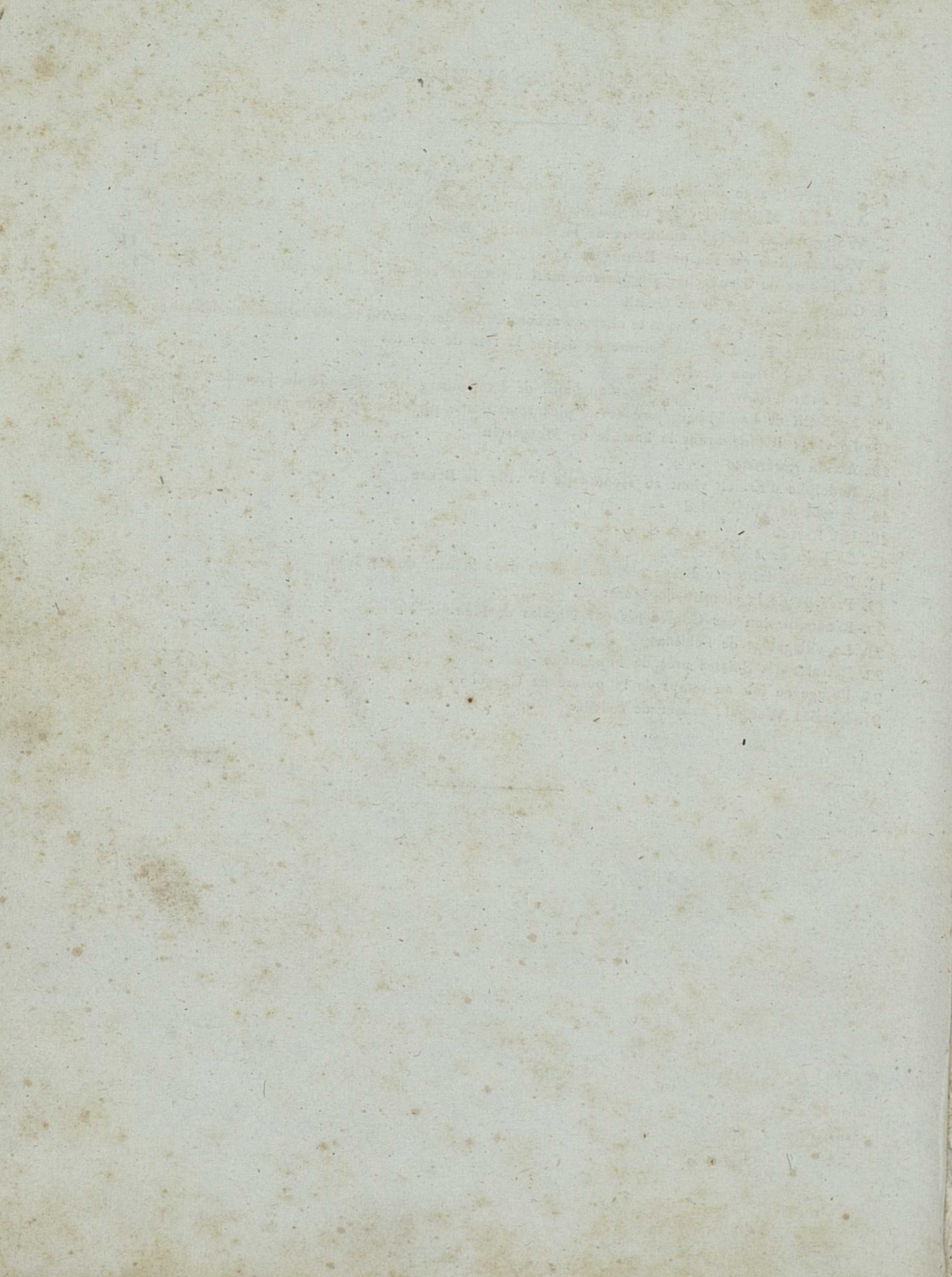
Zuric,

chez Fuessli et Comp. 1822.



TABLE DES MATIÈRES.

	Page
1. Gefslar voit avec dépit la maison neuve de Stauffacher à Steinen	5
2. Arnold de Melchthal casse un doigt au valet de Landenberg	7
3. Wolfenschiefs devient amoureux de la femme de Baumgarten	9
4. Wolfenschiefs est tué par Baumgarten	11
5. La femme de Stauffacher engage son mari à prendre conseil de leurs amis	15
6. Confédération Suisse au Grutli	17
7. Guillaume Tell passe devant le chapeau arboré de Gefslar sans lui rendre la moindre déférence	19
8. Guillaume Tell abat la pomme de dessus la tête de son fils	21
9. Prise du château du Rotzberg	25
10. Les gens d'Obwalden apportent au bailli de Landenberg leur offrande du jour de l'an	27
11. Le bailli de Landenberg jure de ne plus remettre le pied sur territoire suisse	29
12. Le vieux Reding avant la bataille de Morgarten	31
13. Action généreuse	35
14. Rodolphe d'Erlach vient au secours de la ville de Berne	27
15. Arnold de Winkelried	39
16. Uli Rotach	41
17. Le bain dans des roses	45
18. Réception faite par Berne aux Confédérés dans la nuit du 21 Juin	47
19. Présage de la victoire de Morat	49
20. Réconciliation des Confédérés par Nicolas de Flue	51
21. La villageoise de Schlinz	55
22. Retraite des Suisses près de Marignano	57
23. Potage au lait au temps de la guerre de Cappel	59
24. Nicolas Wenghi, avoyer de Soleure	61



Pendant qu'on travailloit au premier cahier de ces scènes historiques, plusieurs personnes ayant eu occasion d'en voir les estampes, ont témoigné leur étonnement du costume qu'on y a suivi, et qui est, en effet, très-différent de celui sous lequel on représente ordinairement les fondateurs de notre liberté et leurs contemporains. Comme il est à présumer que la plupart de nos souscripteurs éprouveront la même surprise, il ne sera pas inutile de placer ici quelques observations pour justifier les changements que nous nous sommes permis.

L'habillement qu'on donne communément aux Suisses dans presque tous les tableaux tirés de leur histoire, et particulièrement dans ceux qui se rapportent à l'époque de la révolution, n'a commencé à être en usage que dans la première moitié du XVI. siècle. Ce n'est pas seulement les artistes Suisses qui se sont rendus coupables de cet anachronisme; les artistes de tous les pays sont tombés dans la même erreur. Il est probable que les anciens peintres manquoient entièrement des moyens nécessaires pour donner à leurs tableaux toute la vérité locale qu'ils auroient du avoir, ou que du moins ils n'auroient pu se les procurer qu'avec beaucoup de frais, de temps et de peines. Les artistes qui les ont suivis, moins dépourvus de ressources, ont trouvé plus commode d'imiter leurs devanciers, et se sont contentés des idées que leur fournissoient cette multitude de gravures en bois et en taille douce qu'ils avoient hérité du XVI. siècle. C'est ainsi que l'étude des costumes, cette partie intéressante de l'art du peintre, a été longtemps négligée, et que les héros du moyen âge, depuis Charlemagne jusqu'au XVII. siècle, ont dû se soumettre à revêtir le costume du seizième, et quelquefois même celui que la fantaisie des peintres se plaisoit à leur donner. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que s'il est ridicule de représenter, comme sur les anciennes tapisseries, les Grecs faisant usage de canons au siège de Troie, ou un carabinier en sentinelle auprès du tombeau de J. C., il l'est aussi d'habiller les personnages des siècles reculés selon les modes inventées dans des siècles postérieurs; et si nous sommes moins frappés de cette dernière espèce de bévue, c'est qu'on est, en général, fort ignorant sur cet objet.

Si donc les auteurs de cette collection ont fait des efforts pour lui donner le mérite d'une plus grande exactitude dans le costume, ils sont en droit d'espérer que ces mêmes efforts obtiendront le suffrage du public, et que plus d'un artiste pourra retirer de ces feuilles quelque profit pour son instruction.

L'habillement du siècle dont nous avons emprunté les tableaux suivants, étoit de la plus grande simplicité. On en voit encore aujourd'hui des restes dans la camisole des pâtres des Alpes, et dans le vêtement adopté par quelques ordres religieux. Ce n'étoit, en général, qu'une espèce de camisole presque sans plis, retenue par une ceinture à laquelle pendoit une poche ou un sac, et fermée sur la poitrine par une agraffe, quelquefois par des boutons ou des éguilletes. Cet habit étoit le même pour le peuple et pour les personnes d'un rang supérieur; seulement, ces dernières les portoient plus long, d'une étoffe plus fine, à manches tantôt plus larges, tantôt plus étroites, selon la mode régnante, et garni sur les bords de broderies ou de fourrures. La ceinture, l'agraffe et la poche ne se distinguoient non plus que par plus ou moins de richesse. La longueur du manteau, vêtement qui n'étoit pas indispensable, étoit toujours proportionnée à celle de l'habit. La coëffure seule, étoit sujette à prendre diverses formes; les bourgeois se contentoient ordinairement d'un capuchon ou chaperon attaché à l'habit, et dont on se couvroit la tête en cas de mauvais temps: les nobles portoient aussi cette coëffure, mais ils en varioient en différentes manières la forme, les dimensions et les ornements.

On voit par ce que nous venons de dire que notre quatrième planche pèche contre le costume, en ce que les vêtements taillés de Baumgarten et de sa femme appartiennent au XVI. siècle; mais nous espérons que le talent qui se fait sentir dans cette gravure compensera suffisamment ce défaut. Nous remarquerons aussi que dans la première planche l'écuyer de Gessler étoit revêtu selon le costume du temps d'une cotte de mailles qui a été changée en une armure complète par la méprise du graveur.



Gessler mißgönnt dem Stauffacher sein neues Haus zu Steinen.

I.

Gessler voit avec dépit la maison neuve de Stauffacher à Steinen.

(1307.)

Déjà, le Roi Albert d'Autriche, après avoir essayé inutilement tous les moyens soi-disant doux de séparer les trois premiers Cantons de l'empire germanique pour les soumettre à sa domination particulière, avoit commencé à en employer de plus violents; déjà il leur avoit donné pour Baillifs d'empire Herrmann Gessler, Bérenger de Landenberg, et le Seigneur de Wolfenschiefs, hommes qui joignoient à une sévérité inconnue jusqu'alors dans ces tranquilles vallées, une insolence plus insupportable encore, et des vices dont le loyal habitant d'Uri, le Suisse fier de sa liberté et le pieux Unterwaldois n'avoient jamais eu l'idée. Un jour que Gessler se trouvoit à Steinen, dans le Canton de Schwytz, il passa devant une maison qui, à la vérité, n'étoit que de bois, mais bien bâtie, vaste, éclairée par un grand nombre de fenêtres, et dont les parois en dehors étoient ornées de vers et de sentences. A qui peut appartenir cette jolie maison? demanda Gessler à son écuyer. — Elle appartient à votre grâce, et c'est moi qui l'occupe, répondit, avec une politesse respectueuse et prudente, Werner Stauffacher qui se tenoit en ce moment sur le seuil de sa porte. Stauffacher étoit un paysan aussi distingué par sa probité que par son opulence, fils d'un des plus dignes Magistrats de son Canton, d'une de ces familles que les nobles envieux qualifioient de *noblesse villageoise*. Est-il nécessaire, répondit le Baillif avec un dédain moqueur, que des paysans soient si bien logés? et il passa son chemin; mais ce mot laissa des traces profondes dans l'esprit de Stauffacher. Une des feuilles suivantes en retracera les conséquences mémorables.



St. Lips del.

L. Pory sculp.

Landenberg lässt dem Arnöld von Melchthal die Ochsen mit Gewalt vom Pfluge wegnehmen.

II.

Arnold de Melchthal casse un doigt au valet de Landenberg.

(1507.)

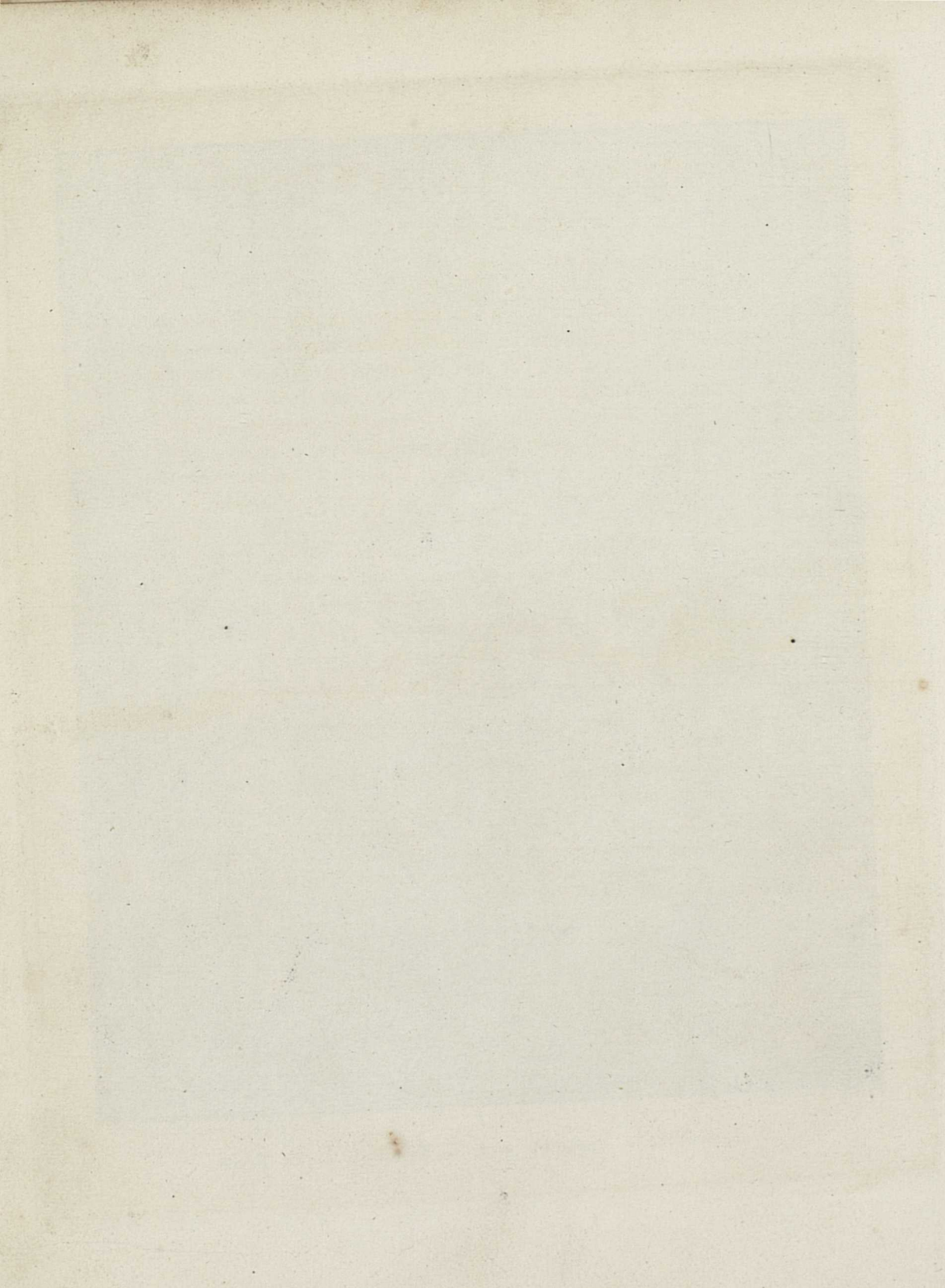
Parmi les actes d'oppression dont se rendit coupable le second des Baillifs d'empire, Bérenger de Landenberg, qui habitoit le château près de Sarnen au Canton d'Unterwald, l'histoire a signalé comme l'un des plus odieux celui qu'il exerça envers Henri et Arnold de la Halde, paysans de Melchthal. Pour punir une faute légère du jeune Arnold, le Baillif l'avoit condamné à donner par forme d'amende un bel attelage de bœufs. Comme Henri, père d'Arnold, déplorait cette perte avec amertume, le valet que le Baillif avoit envoyé pour emmener les bœufs, lui dit insolemment: *Si les paysans veulent manger du pain, ils peuvent tirer la charrue eux-mêmes.* A ces mots outrageants, Arnold indigné lève son bâton sur le valet et lui casse un doigt. Sur-le-champ, Landenberg ordonne qu'Arnold soit conduit en prison, et apprenant qu'il s'est échappé, il fait amener le père en sa présence et lui fait crever les yeux. C'est ainsi que Bérenger de Landenberg justifia le préjugé défavorable qu'on avoit conçu dès le commencement contre lui, à cause de la réputation de son parent Hermann, qui, bien qu'en grande faveur auprès du Roi Albert, n'en étoit pas moins décrié dans toute l'Autriche sous le nom du *mauvais denier* *).

*) Vieille et énergique expression allemande pour désigner certains droits fiscaux qu'on percevoit alors avec une extrême dureté. Ce terme s'est conservé en Suisse où l'on appelloit, sans penser à mal le moins du monde, la taxe imposée sur les marchandises venant du dehors, sur les biens d'héritage et diverses autres espèces de possessions, *mauvais denier*, *böspennig*, et *böspenniger*, l'employé du gouvernement chargé de percevoir ces taxes.



F. Stegi del. et sculp.

Wolfschiesßs verliebt sich in Baumgartners Frau.



III.

Wolfenschiefs devient amoureux de la femme de Baumgarten.

(1306.)

Selon un ancien proverbe, on peut juger par le caractère des supérieurs de celui des subalternes *). Le Seigneur de Wolfenschiefs, qui avoit assez dégénéré des sentiments de sa famille pour être capable d'accepter la place de Châtelain du Roi dans la forteresse du Rofsberg **), revenoit du monastère d'Engelberg, lorsqu'en descendant la hauteur d'Alzelen ***) dont le penchant est couvert aujourd'hui d'une multitude de jolies chaumières, il aperçut une femme d'une beauté frappante qui travailloit dans la prairie. Ayant ordonné à ses domestiques de prendre les devants, il s'approcha de cette femme et, à force de questions, il apprit d'elle, à son grand contentement, que son mari, Conrad de Baumgarten, s'étoit absenté pour quelques jours ****). Encouragé par cette réponse, Wolfenschiefs la pria d'abord de le conduire chez elle; ensuite, il lui demanda de lui préparer un bain; et de demande en demande il poussa l'indiscrétion si loin que l'honnêteté franche de son hôtesse en fut vivement allarmé. La planche suivante nous instruira du reste.

*) Les *sous-coquins* (*Unterschelmen*), étoit le nom qu'on donnoit encore du temps de Maximilien I. aux employés subalternes dans le pays de la haute Allemagne.

**) Ce qui étoit la même chose que *Vice-Baillif* du Baillif d'empire Landenberg.

***) Près du village de Wolfenschiefs.

****) Cette femme, dit Tschudi, ne crut pas qu'il y eut rien à craindre pour elle; mais comme le Baillif s'informoit avec grand empressement du lieu où étoit son mari, elle appréhenda que celui-ci n'eut commis quelque faute pour laquelle on voulut le punir. C'est probablement là le motif qui la détermina à supposer qu'il étoit absent.



Heinrich Fasolt del.

St. Lips sculp.

Baumgartner erschlägt den Wolfschnee im Baade.

IV.

Wolfenschiefs est tué par Baumgarten.

(1506.)

La femme de Baumgarten, ne voyant aucun autre moyen de se débarrasser des importunités du Baillif, parut consentir à ce qu'il desiroit, et feignit d'aller se déshabiller dans une petite chambre voisine d'où elle pouvoit s'échapper par une porte de derrière. Comme elle sortoit, elle rencontra Baumgarten lui même qui revenoit de couper du bois dans la forêt. Celui-ci ayant appris d'elle ce qui s'étoit passé, entra dans la chambre où Wolfenschiefs se baignoit et lui fendit la tête avec sa hache *). Ce fut en vain que Landenberg voulut exciter les frères du Châtelain à venger sa mort **); ils déclarèrent qu'il avoit reçu la juste punition de son attentat et de son infidélité envers la bonne cause. Baumgarten n'en fut pas moins obligé de s'exiler de sa maison jusqu'au jour de la délivrance universelle ***).

*) *Je veux lui bénir le bain*, dit Conrad à sa femme. (Allusion à la coutume de *bénir* les repas, c'est-à-dire, de prier en se mettant à table).

**) Ils étoient quatre, Walther, Jean et deux Ulrich, qui restèrent fidèles à la cause de la liberté, dans les circonstances même les plus critiques. Deux d'entre eux remplirent par la suite la place de Landammann.

***) Un scélérat semblable au Seigneur de Wolfenschiefs habitoit jadis le château de Schwanau dans l'île romantique de ce nom, sur le lac de Lowertz. Ayant fait violence à la fille d'un honnête habitant d'Art, les frères de cette fille le tuèrent et jettèrent son cadavre dans le lac. Une vieille tradition populaire, qui n'est pas dépourvue de moralité, s'est conservée jusqu'à nos jours parmi le peuple de ce Canton. On prétend que tous les ans à pareil jour, le tonnerre éclate à minuit dans les environs de Schwanau, et qu'un bruit terrible se fait entendre dans la tour. On voit paroître ensuite une femme vêtue de blanc, portant une torche allumée à la main; elle fait le tour des murs du château en poursuivant un homme armé de toutes pièces qui cherche inutilement à lui échapper, et elle ne l'abandonne point qu'elle ne l'ait forcé à se jeter dans le lac en poussant des hurlemens affreux. Le fantôme virginal disparoit alors, et ne se montre plus jusqu'à l'année suivante. Faber, dans son histoire de la Suisse (*historia Sueviae*), a défiguré plusieurs circonstances de cet événement: et il a commis surtout une erreur grave en le présentant comme la seule cause du soulèvement des trois premiers Cantons contre la domination autrichienne.



M. Ristow del.

Sc. Lips sculpt.

Die Stauffacherin beredet ihren Mann sich mit seinen
Freunden zu berathen.

V.

*La Femme de Stauffacher engage son mari à prendre
Conseil de leurs amis.*

(1307)

Nous avons vû *) le Baillif *Gessler* exhaler sa colère en menaces contre *Stauffacher*, lorsqu'il passoit à *Steinen* devant sa maison nouvellement bâtie; Cet homme estimable avoit épousé *Marguerite Harlobig*, femme d'un mérite distingué, et issue d'une famille du pays de *Schwytz*, qui y fleurit encore de nos jours. Ignorant la Scène qui s'étoit passée entre *Gessler* et son mari, elle ne tarde cependant pas à s'appercevoir qu'un chagrin secret lui pèse sur le cœur. Avons nous besoin de dire combien il est facile à une femme aussi aimable qu'elle est tendrement aimée de nous délier la langue dans de pareilles occurences; mais ne manquons pas aux moins de rapporter à la gloire de *Marguerite* que ce fut elle principalement qui inspira à son mari la noble pensée, non pas de se venger des mauvais traitemens et des vexations que les Baillifs autrichiens leur faisoient essuyer depuis si longtems, mais de prévenir pour les temps avenir, en se réunissant d'un commun accord contre eux, de plus grands maux encore. *Stauffacher*, d'après l'avis de sa femme, part pour le pays d'*Uri* et se rend à *Attinghausen* auprès de son ami *Walther Furst*, homme vertueux et qui jouissoit d'une grande considération par tout le pays; Il y trouva *Arnold de la Halden de Melchthal*, victime comme son père *Henri* des cruautés du Baillif ou plutôt du Tyran de *Sarnen*, et que nous connoissons déjà. C'est dans ce lieu **) que ces trois hommes, le cœur oppressé, épanchèrent dans le sein de l'amitié les sentimens de douleur qu'ils éprouvoient sur les maux de tout genre dont la patrie avoit à gémir; C'est dans ce lieu qu'ils

*) Voy. feuille I. du Cah. I.

**) Voy. feuille II. du Cah. I.

prirent l'engagement solennel de faire usage de tous leurs moyens pour secouer un joug devenu insupportable, sans cesser cependant de respecter des droits légitimes*). Ils convinrent ensuite d'enrôler en secret, chacun de son côté des hommes sûrs, et de se trouver exactement aux réunions nocturnes du *Grutli*. Ils ne se cachent cependant pas tous les dangers auxquels les expose l'exécution de leur projet audacieux, et parmi ces dangers ils mettent au premier rang celui ou l'un d'entr'eux, par quelque démarche imprudente, le trahiroit trop tôt.

*) Voici comme ils s'exprimoient dans leur langage à la fois naïf et énergique: *Doch dassnit dest minder etc.* „Entendons néanmoins que tout laïque continue à rester soumis au saint Empire romain, et que chacun s'acquitte ponctuellement de ses redevances envers qui de droit comme par les temps passés et tant qu'on ne s'aviserait pas d'empiéter sur leurs libertés ou sur leurs droits particuliers.”



M. Lips del.

M. Lips sculp.

Der Schweizerbund im Grütli.

VI.

Confédération Suisse au Grutli.

(1307.)

Dans un lieu écarté, sur les rives du lac des quatre cantons, s'étendent les prairies du *Rutli* *), pas loin des limites des pays d'*Uri* et d'*Unterwalden* et près du *Mythenstein* **). Un charme à la fois doux et mélancolique est répandu sur ce site solitaire. C'est dans ce lieu que *Furst* et *Melchthal* ***) se rendoient souvent dans le silence de la nuit et par des chemins détournés à des heures convenues, amenant toujours avec eux des amis nouveaux. *Stauffacher* y arri-voit dans sa nacelle depuis Brounnen.

Ces trois chefs des Confédérés se réunirent pour la dernière fois au *Grutli* la veille de la St. Martin †) à la tête de dix hommes chacun, sur le courage et la discrétion desquels on pouvoit compter. Ces trente trois hommes ††), pleins d'enthousiasme pour la justice de leur cause, et bien résolus de tout entreprendre pour sa défense, étoient loin de redouter dans ce moment solennel et décisif, ni le Roi *Albert*, ni toute la puissance de sa maison. Le cœur profondément ému, ils jurèrent de rester fidèles à leur serment et de poursuivre avec une persévérance inébranlable leur projet, au péril même de leur vie et jusqu'à ce qu'ils auroient délivré le peuple opprimé de son joug, jusqu'à ce qu'ils lui auroient rendu ses antiques droits. Ils jurèrent de mettre désormais ces droits à l'abri de toute atteinte, à fin que la posterité la plus reculée

*) *Grutli* dans le langage du pays, terrain qu'on a dépouillé d'arbuste, de ronces et de broussailles.

**) Rocher qui sort du lac.

***) Lieu de sa naissance; nom qui lui est resté en place de celui de sa famille.

†) 8. Novembre 1307.

††) Quoique leurs noms ne soient consignés nulle part dans les annales de la Suisse, il seroit aisé à un oeil critique à les deviner avec assez de certitude.

put en jouir tranquillement. Pour cet effet on convint de chasser incontinent de leur pays, ces baillifs insolents avec tous leurs adhérens et autres mercenaires qui se trouvoient à leur suite, sans attenter cependant à la vie d'aucun, hors le cas, où l'on songeroit à s'opposer à leur projet *). Lorsque tout fut concerté et que tout le monde paroissoit bien décidé à tout oser pour la sainte cause qu'ils alloient défendre, *Furst*, *Melchthal* et *Stauffacher* levèrent la main vers le ciel et jurèrent par celui qui a fait sortir de la même souche et l'Empereur et le Paysan **), de remplir fidèlement l'engagement solennel qu'ils venoient de contracter entr'eux; les trentes autres confédérés suivirent cet exemple, et prêtèrent le même serment *par Dieu et par tous les Saints*.

Il n'étoit pas difficile de s'entendre sur la manière et le moment où ce grand projet devoit être mis à execution; en attendant chacun s'en retourna chez lui, et soigna son bétail.

*) V. *Tschoudy* I. 336. La reservation des droits étrangers et légitimes, ainsi que l'engagement de ne rien précipiter furent compris dans le serment comme à la première entrevue qui avoit eu lieu dans la maison de *Walter Furst* (Voyez No. I.).

***) Paroles de Jean de Muller. I. 610.



H. Volmar del.

H. Lips sculpt.

Wilhelm Tell geht vor dem aufgenpflanzten Hute Gesslers vorbey.

VII.

Guillaume Tell passe devant le chapeau arboré de Gessler sans lui rendre la moindre déférence.

(1307.)

Lorsque dans la nuit mémorable du 8. de novembre on avoit fixé le premier de Janvier prochain, sous l'engagement unanime et sacré de garder religieusement le secret, comme l'époque où le plan concerté devoit être mis à exécution, il se passa peu de jours avant ce terme un événement qui faillit le faire échouer entièrement. Parmi les partisans de cette sainte conjuration, arrêtée d'abord dans la maison de *Walther Fürst* à *Attinghausen*, se trouvoit aussi le gendre de celui-ci; *Guillaume Tell**) de *Burglen*, homme brave et pieux**), qui y tenoit à ferme une métairie appartenante à l'abbaye de *Zurich*. — Ce fut déjà dans le courant de l'été de cette année***), que, soit par méfiance, soit à la suite de certains avis sur les troubles qui alloient éclater bientôt, le Baillif *Hermann Gessler* s'avisa de mettre à l'épreuve ceux des habitans du pays qui porteroient son joug avec le plus d'impatience, et cela par un moyen fort ingénieux, comme lui faisoit accroire son arrogance despotique. Pour cet effet il fit arborer un chapeau sur la grande place****) à *Altorf* près du tilleul avec ordre de rendre à ce symbole de la liberté †) chez les anciens, des déférences serviles. L'histoire ne dit pas si *Guillaume Tell* a cherché à éviter d'abord la vue du chapeau; il est plus probable de penser que ce jeune homme plein d'ardeur et de haine ††) contre la tyrannie, ait profité de cette occasion pour braver par un zèle à la vérité peu réfléchi, un ordre aussi outrageant. Et il le fit.***)

*) Sa compagne s'appeloit *Hedwig*.

**) C'est ainsi que le caractérise *Tschoudy* (I. 238) qui sait toujours bien placer ses épithètes.

***) Vers la fête de St. Jaques. (*Tschoudy* l. c. 235.)

****) „*Da (wo) menklich fürgohn muss*” — là où tout le monde étoit obligé de passer.

†) C'étoit peut être le chapeau ducal d'Autriche, pour mieux irriter l'esprit de parti.

††) Il vecut depuis cet événement encore 47 ans.

†††) C'étoit le dimanche après la fête de St. Othmar. 18. Novemb. (*Tschoudy* l. c. 238.)



Tell schießt seinem Knaben den Apfel vom Kopfe.

VIII.

Guillaume Tell abbat la pomme de dessus la tête de son fils.

(1307.)

Gessler apprend la désobéissance de *Guillaume*, s'assure de sa personne et imagine ou imite un genre de punition puisé dans d'anciennes traditions du nord, et qui pouvoit bien, de diverses manières *) être parvenu à la connoissance d'un petit seigneur de *Bruneck* **). Nous nous dispensons de rapporter ici un trait d'histoire que tout le monde en Suisse connoit depuis son enfance, ce qui ne forme pas la moindre preuve de son authenticité, et que l'artiste a su rendre avec tant de chaleur et d'expression sur la VIII. planche de cet ouvrage. Nous préférons de dire dans une note ce qu'ignore peut-être encore une partie de nos lecteurs ***).

*) A défaut d'un précepteur, par exemple, par le confesseur de sa mère!

***) Dans l'Argovie, pays natal de *Gessler*.

***) Déjà *Grasser* dans son livre intitulé: *Héros Suisses (Schweizerisches Heldenbuch)* trouve quelque rapport entre la vie de *Guillaume Tell* et celle d'un Danois, nommé *Tocco* dont les aventures ont été écrites par *Saxo Grammaticus* et par *Olaus Magnus*. C'est pourquoi quelques auteurs anciens comme *Guillimann* et *Rhan*, et parmi les modernes particulièrement l'auteur de *Guillaume Tell*, fable Danoise 8, 761. ont mis tout à fait en doute l'histoire de notre *Guillaume Tell* né en Suisse. En revanche *Ms. de Zurlauben*, de *Balthasar*, de *Haller* et plusieurs autres encore ont réfuté ces doutes avec autant de talent que d'éloquence et d'une manière victorieuse. *Jean de Muller* même, dont personne n'osera récuser l'autorité, dit, qu'il faut avoir étudié l'histoire bien superficiellement, pour nier un fait par la raison qu'il s'est passé un fait semblable dans un autre pays, et dans un siècle antérieur. L'existence de *Guillaume Tell (Uraniensis libertatis propugnator)* dans ces temps là est prouvée, continue-t-il, par le témoignage de 114 personnes qui lors de la consécration de la chapelle *auf der Blatten* en 1388 se rappeloient encore de lui; elle est prouvée de plus par la chronique de *Klingenberg* écrite vers la fin du XIV. siècle; par celle de *Melchior Russ*, bourgeois

de *Luzerne* qui vers l'an 1480 tira ses notices des registres plus anciens du Chancelier *Eglof Etterlin* qui datent depuis le commencement du XV. siècle ; l'existence de *Guillaume Tell* est prouvée enfin par une tradition non interrompue des habitans du pays d'Uri et par le service solennel consacré depuis 1388 à sa mémoire. Le peuple d'Uri fut tellement indigné contre l'écrit ci dessus mentionné, et qui parut en 1761, qu'il le fit non seulement lacerer et bruler par la main du bourreau ; mais il insista en outre auprès de tous les gouvernemens Suisses, par une missive du 4. Juin de la même année à ce que chaque Canton en témoignât publiquement son mécontentement de la manière la plus convenable et comme on l'entendrait le mieux.



G. Volmar del.

H. Lips sculp.

Die Einnahme von Rozberg.

I X.

Prise du château du Rotzberg.

(1. Janv. 1308.)

LES cahiers précédens nous ont fait connaître, de quelle manière les actes de tyrannie, qu'exerçaient dans les *Waldstettes* (les petits cantons) les *baillifs Autrichiens*, soulevaient peu à peu les habitans, mêmes les plus disposés à endurer le joug. C'est de ces oppressions que prit naissance enfin cette sainte conjuration, conçue d'abord dans la maison de *Walther Furst* à *Uri*, entre trois hommes courageux, et arrêtée ensuite définitivement par un bien plus grand nombre de partisans dans le silence de la nuit, au pré solitaire du *Rutli*. On mit tant de sang-froid dans ses délibérations, sur les moyens d'exécuter ce grand projet, qu'on s'engagea par le serment le plus solennel, de ménager la vie des hommes, même les plus odieux au peuple.

L'heure, à jamais mémorable, attendue avec calme par les confédérés — à l'exception de *Guillaume Tell* *), approche enfin; c'était la première de l'an 1308. Une servante du château de *Rotzberg* **), à la faveur de la nuit, fait monter dans sa chambre un jeune homme du pays d'*Unterwald* ***), du nombre des conjurés, par le moyen d'une corde; vingt autres braves le suivent, et ces jeunes gens à l'instant de leur arrivée au château, vont se saisir du baillif †), des ses domestiques et de quelques mercenaires; ils en ferment toutes les issues, jusqu'à midi, ne laissant sortir qu'un seul messenger pour le pays d'*Obwalden*, afin que le bruit de leur entreprise ne se répandît pas trop précipitamment parmi le peuple.

*) Voy. cahier second, Nro. 7-8.

**) Entre *Stantz* et *Oedweil*.

***) D'autres disent, et même *Tschoudy* prétend: qu'il a seul escaladé le mur. Nous pensons de notre côté, qu'il y avait intelligence parfaite entre lui et la servante.

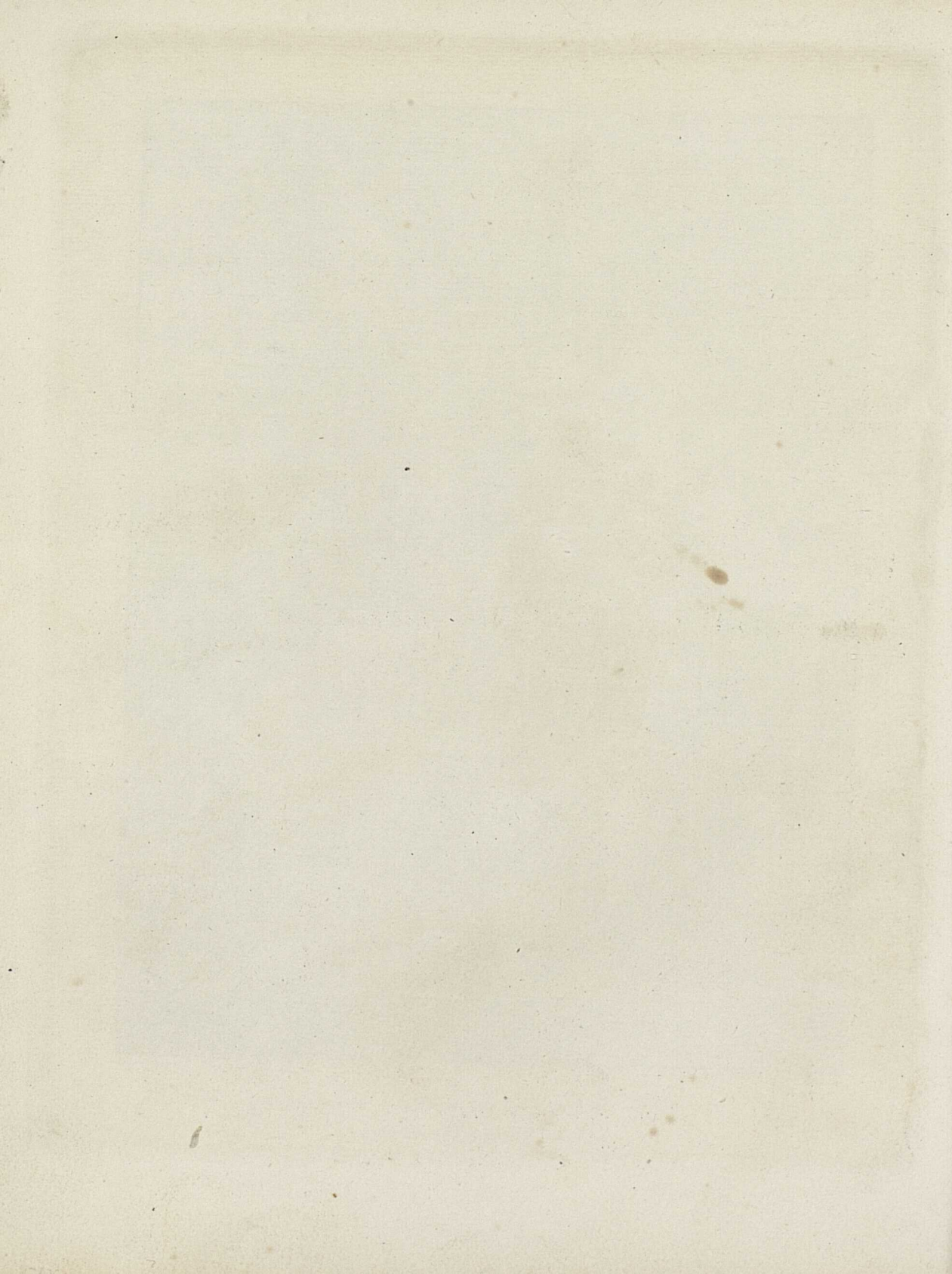
†) Ce fut celui qui succéda à *Wolfenschiess* que nous connaissons déjà (voy. cah. I. Nro. 3 et 4). Son nom ne se trouve pas dans les annales du temps.



J. Volmar del.

H. Lips sculpt.

Die Unterwaldner bringen dem Vogt Landenberg
am Neujahrstag Geschenke.



X.

*Les gens d'Obwalden apportent au Baillif de Landenberg leur offrande
du jour de l'an.*

(1. Janv. 1508.)

OR, tandis que de grand matin le baillif de *Landenberg* *) descendait du château de *Sarnen* **) pour se rendre à la messe, il rencontre à l'entrée de la cour une vingtaine d'hommes du pays d'*Obwalden* ***), chargés de présents, dont ils avaient l'air de vouloir lui faire, selon l'ancien usage dans ces montagnes, leur offrande du jour de l'an. Satisfait de cet hommage, il les invite gracieusement à monter au château et continue son chemin.

A peine entrés dans la cour, l'un d'eux sonne du cor, et dans le même instant trente autres conjurés, qui, depuis la pointe du jour, s'étaient tenus cachés dans un bois voisin, se réunissent à eux tous armés. Les premiers à leur tour sortent, chacun de son sein, le fer d'une hallebarde et le plantent au bout de leurs bâtons. C'est dans cette attitude, que ces cinquante hommes s'emparèrent, sans coup-férir, du château et de tous ses habitants. Les confédérés ne tardèrent plus maintenant à faire les signaux, dont ils étaient convenus. Dans peu d'heures le peuple, d'une alpe à l'autre, est en mouvement. Les hommes d'*Uri* détruisent le fort redoutable qui domine leur pays. Ceux de *Schwytz* fondent sur *Lowertz*; le peuple délivré, accourant en foule de toutes parts, démolit également les châteaux de *Sarnen* et du *Rotzberg*, et avant que le soleil fut couché, divers messagers se rencontrent déjà sur le lac des quatre cantons, se faisant part réciproquement des nouvelles heureuses, dont ils étaient porteurs.

*) Voy. l'acte atroce qu'il exerça envers *Henri et Arnold de la Halden*, au *Melchthal*. Cah. I. Nro. 2.

**) Près du bourg de ce nom, dans le pays d'*Obwalden*.

***) *Tschoudy*, Tome I. p. 240, présume, sans trop de vraisemblance, „que chaque habitant était tenu d'apporter en don, ou une couple de poules, ou un chapon, un lièvre, un chevreuil, une brebis, un veau ou autre chose, suivant les moyens de chacun.”



G. Volmar del.

J. Stürtimann sculpt.

Der Vogt Landenberg schwört, den Schweizerboden
nicht wieder zu betreten.

X I.

Le Baillif de Landenberg jure de ne plus remettre le pied sur territoire Suisse.

(Janv. 1308.)

APPRENDRE maintenant, peuple de l'Helvétie, et vous tous qui lisez ces feuilles, apprenez dans un recueillement respectueux, le plus beau résultat de ces évènements heureux, et ce qui couronna l'exécution du grand projet de délivrance. Ce fut dans ce même jour, où, dans la vallée romantique du *Melchtal* le malheureux *An der Halden*, privé si cruellement de la vue, enchanté par les récits de ce qui venait de se passer, croyait renaître à la vie; où, à *Alzelen* la chaste épouse attendait avec une juste impatience, le retour d'un mari doublement chéri, puisqu'il avait pris part aussi à la destruction du repaire de *Wolfenschiess*; où, *Walther Furst* n'était plus retenu par la crainte, d'honorer publiquement le courage vertueux de son gendre *Guillaume Tell*; où il étoit permis à la femme de *Stauffacher* à *Steinen*, d'ouvrir aux confédérés la porte hospitalière de cette même habitation, que *Gessler*, n'aguère abattu de son cheval, avait trouvé trop belle pour un paysan; ce fut, disons nous, dans ce jour d'un dangereux enthousiasme sur la chute de la tyrannie, où l'on ne se permit pas la moindre violence contre ses instrumens, et se resouvenant tous de l'engagement pris par serment, on se garda bien de verser une seule goutte de sang. Le baillif de *Landenberg*, ayant appris à l'église de *Sarnen*, le sort que venait de subir son château, et prenant la fuite du côté d'*Alpnach*, ses modestes vainqueurs se saisirent à la vérité de sa personne; mais, au lieu de se venger, ils se contentèrent de le faire sortir du pays avec tous les autres oppresseurs *Autrichiens*, en le faisant jurer de se tenir éloigné pour toujours du sol de la liberté **).

Puisse cette sage modération, qui fut toujours dès le berceau de la liberté Suisse, et dans d'imminens périls, la compagne des belles actions de nos ancêtres, être encore l'ange tutélaire de notre patrie, et puisse, dans le même esprit, cette antique confédération être conservée par les mêmes modestes vertus qui servirent à la fonder !!!

*) Voy. Cah. I. Nro. 3 et 4.

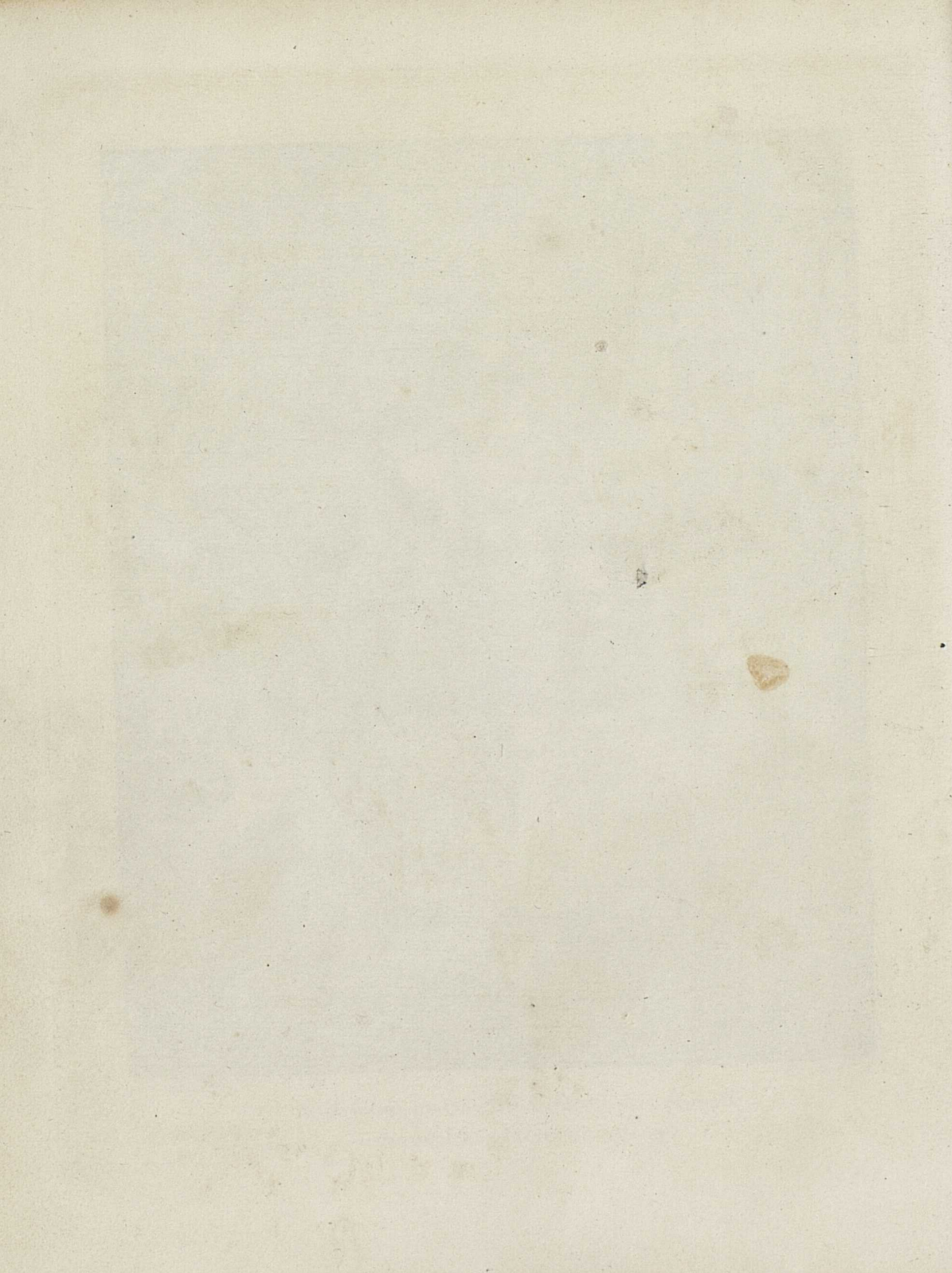
**) Voy. *Bullinger* et autres. D'après *Tschoudy*, tom. I. pag. 240, on se borna à suivre seulement les traces de la fuite de *Landenberg* sans l'arrêter, et permit à ses gens d'emporter leurs effets.



J. Volmar del.

J. Hurlimann sculp.

Reding ertheilt den Eidgenossen guten Rath,
vor der Schlacht bei Morgarten.



X I I.

Le vieux de Reding avant la bataille de Morgarten.

(1315.)

DANS la seconde moitié du XIII. et dans la première du XIV. siècle, vivait *Rodolphe*, de l'ancienne race des *Reding*, qui jusqu'à nos jours n'a cessé de donner nombre d'hommes distingués utiles sous tous les rapports au pays de *Schwytz*. Après avoir rendu d'importans services pendant vingt ans de suite en qualité de Landammann, on ne l'appellait plus autrement vers la fin de ses jours que le *Vieux*, qualification honorable qui ne déparaît d'aucune manière les titres de noblesse, dont, ayant reconnu son grand mérite, l'avait gratifié, déjà à la fleur de l'âge, l'empereur *Rodolphe de Habsbourg*. *De Reding*, en défendant avec courage et persévérance les libertés d'empire, accordées ci-devant à son pays natal, contre les prétentions insolentes des fils de son ancien protecteur impérial, ne pouvait par-là se rendre indigne de ces titres. Il ne fit que son devoir en remplissant ses sermens envers la patrie.

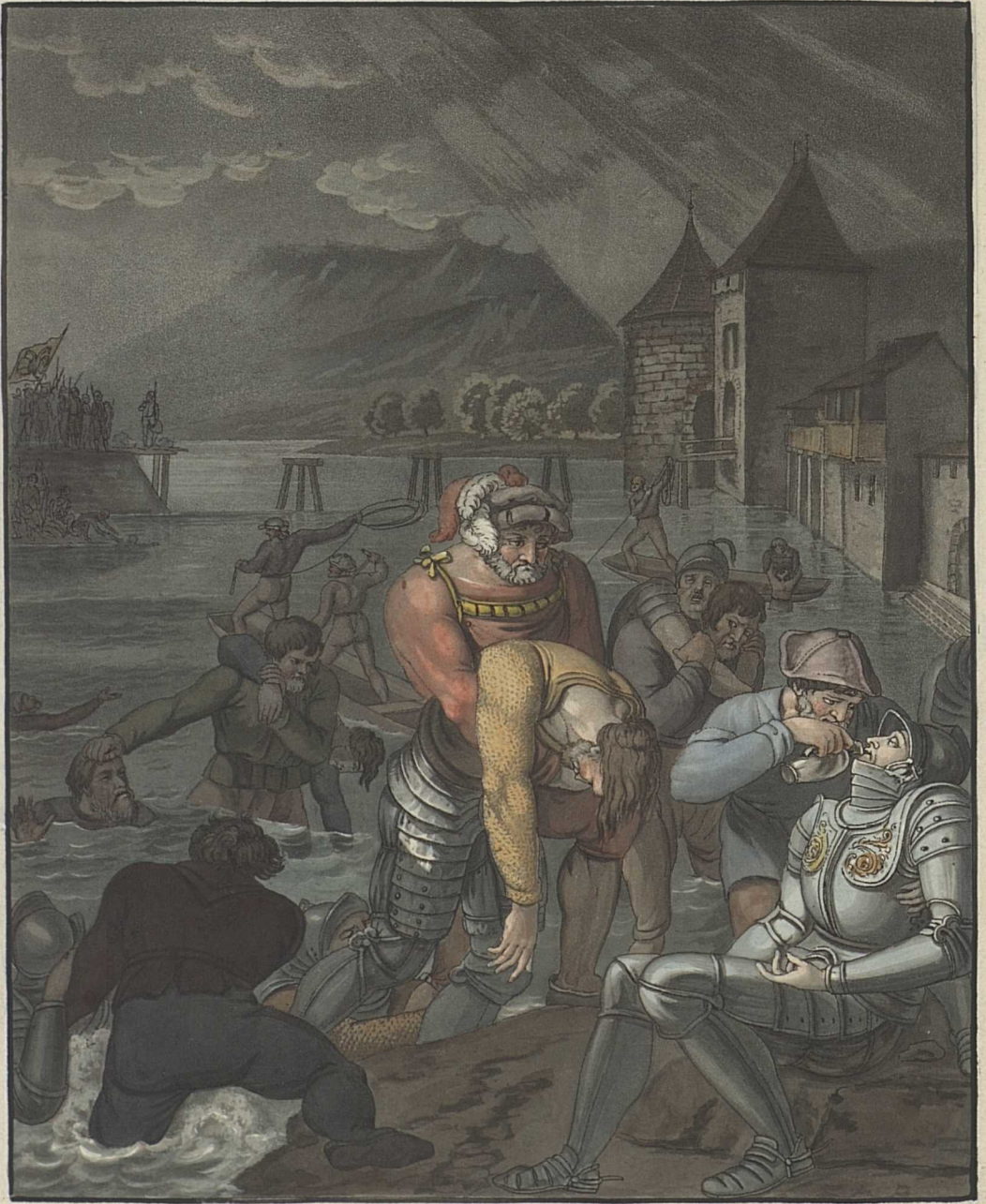
Il ne serait parvenu à la connaissance de la postérité aucune autre particularité de la vie de *Reding*, si l'on n'avoit pas consigné dans une note des chroniques de *Tschoudy* *) le trait le plus marquant de sa vie, en peu de paroles, il est vrai, mais qui valent bien l'éloge funèbre le plus brillant, et qui, semblable aux inscriptions des anciens, touchent par leur simplicité. Voici mot à mot ce que dit cette note :

« Anno Domini 1315 demeura près de *Morgarten*, *Rodolphe Reding de Biberegg*, guerrier âgé, mais intrépide, qui ne pouvant plus servir sa patrie de ses bras, n'en acquit pas moins de gloire par l'exemple de son courage, de sa prévoyance et par les ordres qu'il donna, pour faire échouer l'attaque de l'ennemi. Tous ces mérites **) se sont montrés au grand jour à la bataille de *Morgarten*. »

*) Note écrite d'une main étrangère. Voy. *Tschoudy*, tom. I. pag. 214.

**) Les détails de la bataille précèdent la note.

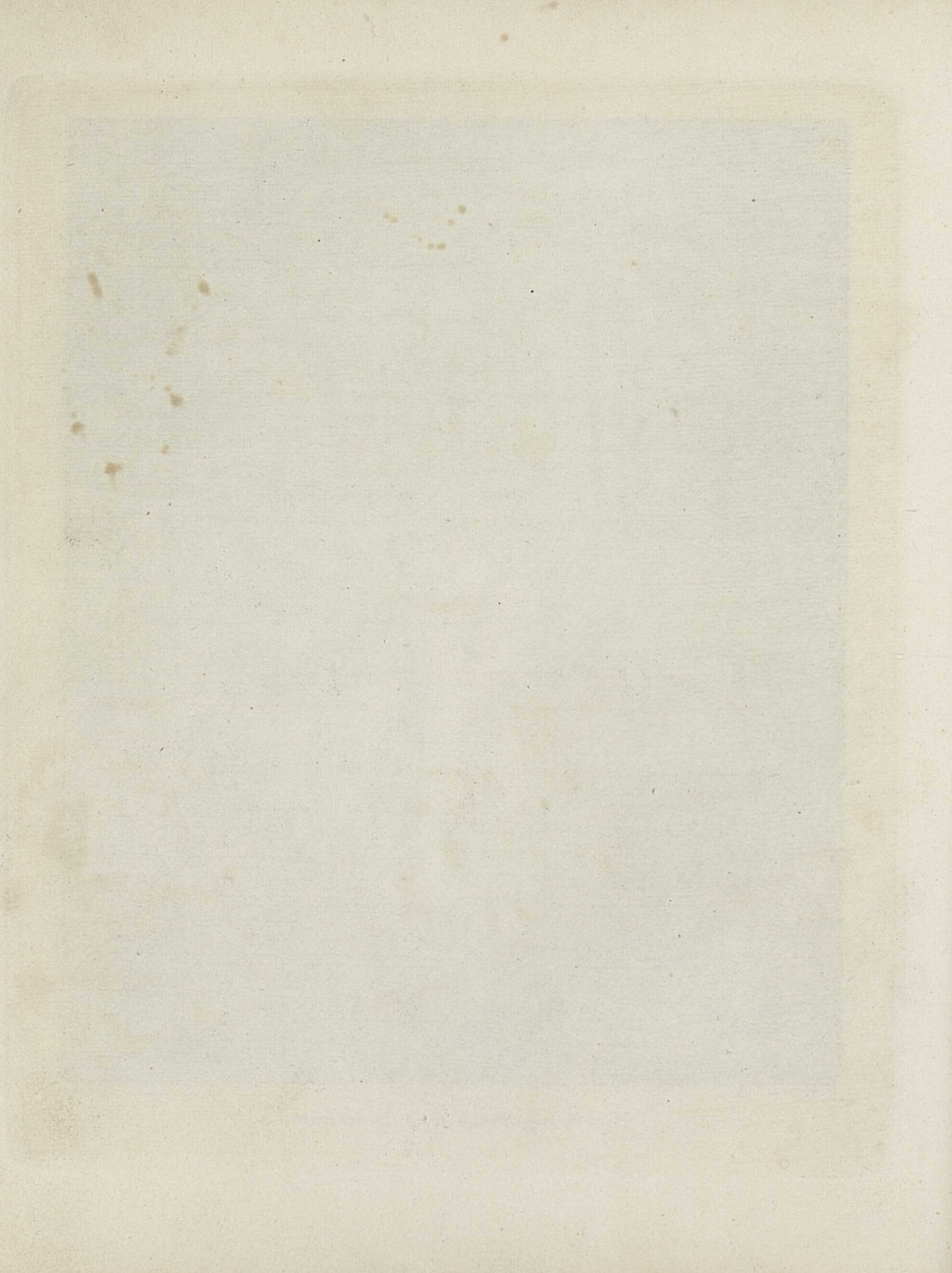
***) *Jean de Muller* raconte, selon l'usage de plusieurs grands historiens de l'antiquité, sans autre autorité, que la marche naturelle des événemens, le plan d'attaque de *Reding* dans tous ses détails. *Louis Vogel*, dans un tableau qu'il vient d'achever, représente l'un des chefs de cette bataille, racontant à *Reding* les succès glorieux de son plan, en traits si parlans, qu'ils en disent plus aux yeux, que le meilleur historiens ne saurait exprimer en paroles.



G. Volmar del.

J. Hürlimann sculp.

Die Belagerung von Solothurn.



XIII.

Action généreuse.

DANS la dispute qui s'était élevée, entre Louis de Bavière et Frédéric duc d'Autriche, sur leurs prétentions réciproques à la couronne, Soleure prit la parti du premier, ce qui fit que le frère du second *) vint mettre le siège devant la ville pendant plus de dix semaines. Vers la fin de ce siège, des pluies abondantes avaient tellement grossi l'Aar, que non-seulement tout l'attirail de siège fut mis hors d'état de servir, mais le pont même, par lequel deux détachemens du camp autrichien se trouvaient encore en communication, menaçait ruine; malgré ce danger, le duc voulut, à tout prix, et par toutes sortes de moyens soutenir ce pont. Mais un torrent impétueux survient tout-à-coup, l'entraîne et précipite les troupes qui s'y trouvaient postées, dans les ondes de l'Aar. Dans ce moment les habitans de Soleure, oubliant toute inimitié, et, au lieu d'exercer des vengeances que l'esprit du siècle aurait bien justifié, n'eurent rien de plus pressé, au péril même de leur vie, que d'aller sauver leurs ennemis malheureux. Après les avoir bien accueilli et soigné dans l'intérieur de la ville, ils les renvoyèrent libres au camp autrichien.

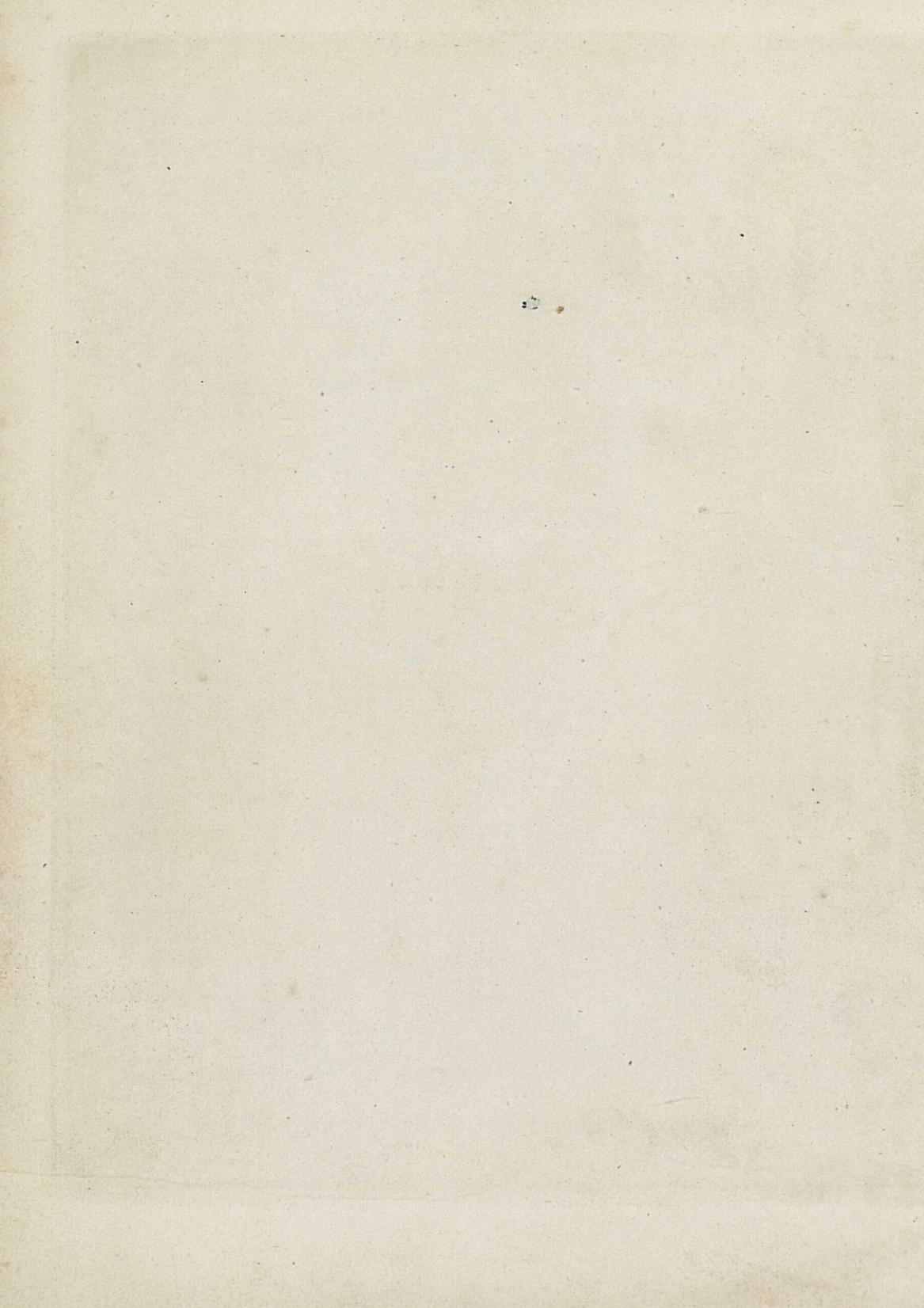
Le duc, vaincu par un sentiment aussi magnanime, leva de suite le siège, demanda à entrer dans la ville **) accompagné d'une escorte de trente cavaliers, lui fit présent d'une bannière où était représenté le patron du lieu, et la suspendit à la cathédrale en mémoire éternelle de cette belle action.

*) Le duc Léopold.

**) Ce ne fut pas, comme une tradition absurde le prétend, à la suite d'une apparition de St.-Ours.



Rudolf von Erlach kömmt der Stadt Bern zu Hilfe.



XIV.

Rodolphe d'Erlach vient au secours de la ville de Berne.

PARMI les comtes et seigneurs qui, en 1338, formèrent la grande ligue (dissoute l'année suivante par la bataille de Laupen) contre la ville de Berne, se trouvait Rodolphe comte de Nydau, l'un de ses ennemis les plus généreux; il connaissait à fond la bravoure des Bernois et la sagesse de leurs mesures, et savait les apprécier *) Sous la bannière de ce guerrier se trouvait aussi le chevalier Rodolphe d'Erlach, issu de cette branche de nobles qui avaient fondé les premiers la ville de Berne, et qui depuis cette époque avaient été chargés de son gouvernement; premier né de ce vaillant Ulrich, Châtelain, sous le commandement duquel on se souvenait fort bien d'avoir remporté, il y avait quarante et un an**), la victoire au Donnerbuhl. d'Erlach, à cette époque était dans toute la vigueur de l'âge, l'expérience avait également mûri et son esprit et son caractère***). La guerre étant sur le point d'éclater entre sa ville natale et la ligue des nobles, d'Erlach dit au comte son chef: « Seigneur, vous savez que jusqu'à présent j'ai été fidèlement attaché à votre service. Berne est ma patrie. J'y possède des terres; je vais les perdre si je reste auprès de vous, cependant si vous me promettez de m'en dédommager, je ne quitterai pas votre service; si-non, permettez que je parte pour Berne, afin d'y faire ce que l'honneur et mon devoir me commandent.» Le comte de Nidau répartit: Il me serait impossible de payer pour un seul homme ce que vous risquez de perdre. Je ne puis cependant désapprouver votre prévoyante sollicitude; partez, et faites ce que vous pourrez pour vos

*) Lorsqu'il fut question dans ce temps-là à Kœnigsfelden, où résidait la reine Agnès et le duc d'Albert, en présence de Rodolphe, de cette guerre qu'on préméditait contre Berne, il tint le propos suivant: «L'acier résiste moins aux coups que les Bernois». Un homme de Nidau désespérerait-il du succès, dit le duc. «Gens de Nidau aujourd'hui et puis c'est fini pour toujours», répliqua Rodolphe, sans s'expliquer davantage. «Je sacrifierai ma vie en homme de courage, quoique je sache fort bien que tout est perdu.» Il tint fidèlement sa parole.

**) En 1298.

***) Il pouvait compter alors cinquante-deux ou cinquante-quatre ans environ.

concitoyens. « Vous me comptez donc au moins pour un homme, répliqua d'Erlach. Je vous prouverai, que j'en vaudrai un, au péril même de ma vie. »

Ce fut pendant la même heure, où le sénat de Berne assemblé délibérait sur les moyens de débloquent la place importante de Laupen, à la même heure où l'on était embarrassé du choix d'un chef vaillant pour conduire les troupes, que le chevalier d'Erlach fit son entrée à Berne au milieu des acclamations publiques, et toutes les voix le désignérent sur-le-champ pour commandant en chef de l'armée Bernoise. Le sénat l'appella de suite dans son sein et lui fit part des plans qu'on avait concertés. D'Erlach se leva et parla à l'assemblée en ce sens: J'ai assisté à six batailles, où le plus petit nombre a toujours eu le-dessus; le bon ordre est le moyen le plus sûr pour obtenir la victoire, sans lui, ni le nombre ni le courage ne mènent à rien. Vous surtout qui exercez des métiers, qui aimez tant à commander, vous ne conserverez votre liberté qu'autant que vous saurez obéir au moment où le devoir l'exige de vous. Je ne crains pas l'ennemi; avec l'assistance de Dieu et notre vaillance, nous sortirons — comme fit jadis mon père — victorieux du combat. Il demanda ensuite des pouvoirs illimités, et sans être responsable de l'exécution d'aucun ordre. Il prétendit même avoir droit de vie sur ceux qui oseraient contrevenir à leur devoir de service. Chacun prêta serment et lui jura l'obéissance la plus absolue, et l'avoyer en charge lui remit la bannière de la ville.

Jean de Muller rapporte l'histoire de la journée de Laupen et la victoire brillante que d'Erlach y remporta; nous y renvoyons le lecteur. Dans le fort de la bataille, ce vaillant guerrier ranima surtout le courage des jeunes gens, en leur disant: Où sont les gaillards aux branches de vignes, toujours les premiers aux danses, qui dans les rues de Berne ne faisaient que braver nos ennemis. Voilà une autre danse; qu'ils viennent aux premiers rangs pour sauver avec moi l'honneur de la patrie. Lorsqu'on vint un moment après l'avertir qu'à la suite de l'armée beaucoup de ses gens s'en allaient à la débandade, il s'écria avec un air de sérénité au milieu de ses troupes: Tant mieux! Les lâches ne doivent pas rester avec les braves; la balle s'est séparée du grain.



G. Polman del.

J. Mayer sculp.

Der Tod Arnold Winkelrieds.

XV.

Arnold de Winkelried.

TANDIS qu'au moment où l'on allait livrer la fameuse bataille de Sempach, la noblesse Autrichienne se préparait à l'attaque et que le duc Léopold s'occupait à créer de nouveaux chevaliers, les Suisses, d'après l'usage respectable de leurs ancêtres s'agenouillèrent en masse et adressèrent leurs prières au ciel. La risée de leurs ennemis ne fit aucune impression sur eux. Ils s'agenouillent, les laches, pour nous demander grâce, dit cette populace. En revanche, on voyait briller, sans présomption, sur leur front l'espoir de la victoire, ce qui n'échappa pas aux guerriers les plus expérimentés de l'armée de Léopold.

Le soleil n'était pas éloigné de son midi, et la chaleur se faisait fortement sentir.

Dès que les confédérés Suisses eurent achevé leur prière, ils firent entendre un grand cri de guerre et coururent à l'ennemi; celui-ci leur présenta une forêt de lances et de boucliers, semblable à un mur. Pendant long-tems ils tentèrent en vain de rompre leurs rangs. L'ordre de bataille des Autrichiens se développa avec un fracas épouvantable, voulant former un demi-lune, afin d'entourer les Suisses de partout. La bannière de Lucerne touchait au moment d'être pris; les citoyens les plus distingués de cette ville étaient déjà tombés sous les coups, et l'avis même d'un bourgeois de Milan, Antoine de Port, établi dans le pays d'Uri, ne fut pas d'une grande ressource. Ce fut dans ce moment d'hésitations cruelles qu'un homme d'Underwald, le chevalier Arnold de Winkelried, décida de ce qu'il y avait encore à faire. Tout-à-coup il sortit des rangs. Chers Confédérés, dit-il, comme par inspiration, je vais vous ouvrir un passage; ayez soin de ma femme, de mes enfans, et que ma mémoire reste parmi vous! Dans le même instant il se précipite sur l'ennemi, embrasse de ses bras quelques lances et, percé de coups, les entraîne avec soi par sa chute. Ses compagnons d'armes pénètrent de suite les rangs des Autrichiens, passent par-dessus le corps de Winkelried, et

furent suivis dans un ordre serré par tous les Confédérés. C'est ainsi que l'ennemi, étonné et saisi de terreur, fut mis en désordre, et que beaucoup d'hommes, étouffant dans leurs armures par la chaleur, périrent même sans avoir été blessés; un rassemblement de peuple, s'apercevant de la déroute, descendit de la montagne, se joignit aux Suisses et décida la victoire mémorable de cette journée à jamais.



Ulrich Rotach streitet gegen zwölf Oestreicher.

XVI.

Uli Rotach.

LA première victoire remportée au commencement du quinzième siècle par les hommes d'Appenzell sur les entreprises insolentes du Prince-Abbé de St.-Gall, fut celle du Speicher *); la seconde, plus célèbre encore, eut lieu au Stoss **). Pour cette fois, les Appenzellois avaient affaire au duc Frédéric d'Autriche, allié puissant du couvent. Outre leur courage et la conscience de leur bonne cause, ils n'avaient pour soutien principal que Rodolphe, comte de Werdenberg, à la bannière noire, homme vaillant et généreux, grand ami de la liberté, et quelques petits contingens tirés des cantons de Schwytz et de Glarus. Ce fut à la Fête-Dieu de grand matin ***) que le duc conduisit une partie de ses troupes du côté de St.-Gall, tandis que la plus grande partie de son armée remontait le Rhinthal. Le jour parut, le ciel se couvre de nuages, et bientôt la pluie devient générale. Les troupes Autrichiennes, arrivant d'Altstetten sur les frontières du pays d'Appenzell, et n'y trouvant point de résistance, tâchèrent de gagner la hauteur, mais non sans beaucoup de peine à cause du terrain en pente que la pluie avait rendu extrêmement glissant. Tout-à-coup parurent les Appenzellois des deux côtés sur les hauteurs, et dans le même moment ils roulèrent une telle quantité de pièces de bois et de pierres sur l'ennemi, que celui-ci, saisi de frayeur, fut mis en désordre. Les arbalétriers ne pouvaient plus se servir de leur arme à cause de la pluie. Cependant l'ennemi ayant poussé la mêlée avec l'avant-garde des Appenzellois jusqu'à moitié de la plus grande hauteur, Rodolphe donna enfin le signal convenu; alors tous ses gens, armés d'épées et de piques et lui-même à leur tête, pieds nus comme les autres, afin de marcher d'un pas sûr, fondirent avec un cri de guerre horrible sur un ennemi quatre fois plus nom-

*) En May 1303, près de Vægliseck, connu par la belle vue, dont on y jouit.

***) Hauteur du passage par lequel, venant du Rhinthal, on entre dans le canton d'Appenzell et tout près de *Gais*, lieu fort connu par les cures qu'on y fait de nos jours toutes les années.

***) 15 Juin 1405.

breux qu'eux. Celui-ci, épouvanté et levant les yeux, crut voir sur une des hauteurs un nouveau corps de troupes brillant de cuirasses. C'étaient les femmes des pâtres d'Appenzell endossés de fourreaux blancs, bien résolues de combattre en ce jour à côté de leurs maris, et de défendre avec eux la liberté au péril de leurs vies *).

C'est à peu de distance de ce lieu qu'on vît un homme appelé Uli Rotach, du village d'Appenzell, seul aux prises avec douze ennemis à la fois. Ayant son chalet à dos et armé d'une Hallebarde, il parvint à en tuer cinq; et lorsqu'on avait mis le feu à son réduit, il combattit encore au milieu des flammes, et y expira en héros **).

*) C'est depuis cette époque que se datait un ancien usage, selon lequel, les jours de communion, les femmes s'approchèrent toujours les premières de la sainte-table.

***) C'est ce beau trait qu'on a choisi pour sujet de notre planche.



Das Bad in den Rosen.

XVII.

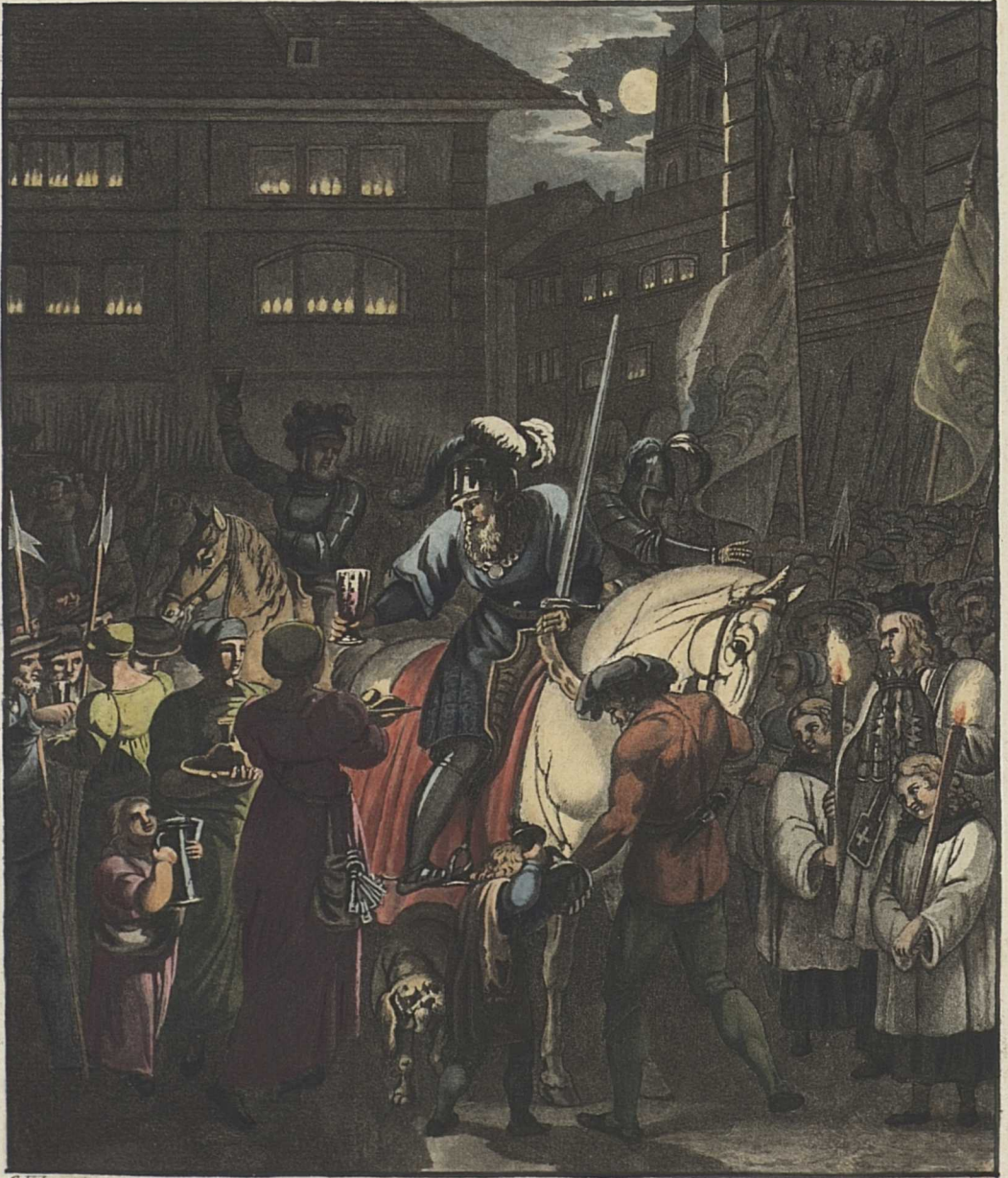
Le Bain dans des Roses.

(1444.)

C'ÉTOIT à la journée à jamais mémorable de la bataille de *St. Jacques* sur la Birse *), que des historiens de pays étrangers mettent en parallèle avec le combat des Thermopyles et même au-dessus, où le champ de bataille étoit couvert de 8000 hommes du parti du vainqueur, et où parmi les 1190 des Confédérés vaincus il ne s'en est pas trouvé un seul qui eût pensé à échapper à la mort pour la patrie; c'étoit à cette journée célèbre, que *Bourkhard Mönch* de *Landskron*, l'un des ennemis les plus acharnés des Suisses **) passa, d'abord après la bataille, à laquelle il s'étoit bien gardé d'assister ***), avec quelques-uns de ses partisans au milieu de ces héros mourants. Il aperçut sur son passage, à la lueur de l'incendie d'un hôpital, *Arnold Schicks*, chef des hommes d'*Uri* †) prêt à rendre le dernier soupir; croyant devoir insulter ce guerrier mourant et lui rendre la mort encore plus amère, il dit à ses compagnons, d'un air moqueur: — « C'est aujourd'hui « que nous nous baignons dans des roses ». La colère ranima la vie — « avales « donc cette rose-ci » — s'écria le mourant; et tandis que *Landskron* baissoit la visière, il lui lança une pierre au visage avec tant de justesse et de force qu'il en eut le nez, les yeux et la bouche tout écrasés. Le malheureux, anéanti du coup fatal, tomba de son cheval et en eût à souffrir jusqu'au troisième jour, où la mort mit fin à ses douleurs. Ses os ne purent plus être recueillis près du tombeau de ses pères!

*) 26. Août 1444.

) Et l'un de ceux qui avoit le plus encouragé *Frédéric*, empereur, et le *Dauphin*, connu sous le nom de *Louis XI.*, roi de France, à entreprendre cette guerre.*) Il se contenta, selon la manière de ces Messieurs, d'observer depuis le *Donjon* de *Munckenstein*, l'issue de cette sanglante affaire.†) *F. v. Schmid* dans son histoire du Cant. d'*Uri*, attribue au moins cet honneur à son compatriote.††) *V. Wursteisen*. 406.



G. Falmar, inv.

J. Hirtman sculp.

Die Bewirthung der Züricher Truppen, in Bern.

XVIII.

Réception faite par Berne aux Confédérés, dans la nuit du 21 Juin.

(1746.)

LA bataille de *Grandson* *) avoit fait essuyer à *Charles-le-Hardi* une perte bien plus grande encore que celle de ses trésors **); l'opinion de l'invincibilité de ses armées que sa renommée fantastique lui avoit fait acquérir sur le théâtre de l'Europe, cette opinion étoit détruite. Ce fut à *Nozaret* ***), où, ne respirant que vengeance, il donna à ses généraux, au milieu de terribles accès de fureur les ordres nécessaires. Il ramassa à la hâte ses armées dispersées, revint précipitamment dans le *Pays-de-Vaud* et mit, le treizième jour après sa fuite, son camp devant *Lausanne*. Ce camp ne le céda en rien, soit pour les munitions de guerre, soit pour l'abondance en toutes choses, à celui de *Grandson*. Berne encourage de nouveau les Confédérés à des actions qui devoient briller dans l'histoire. Elle se trouve isolée pendant quelque temps, et menacée d'un danger imminent; mais rien ne peut ébranler son intrépidité. Le Duc s'avance sur *Morat* et 1500 Bernois sont assiégés par 70000 Bourguignons; mais d'après le témoignage du chef des Bernois †), il ne se trouvoit pas un lâche parmi-eux. Des attaques réitérées eurent lieu pendant dix jours et dix nuits de suite contre cette petite troupe; mais elles furent toujours vigoureusement repoussées. *De Boubenberg* sut contenir et réprimer tout germe de mécontentement parmi sa troupe; il conjura l'héroïsme de ses gens par l'influence de son exemple: « Je vous ordonne au nom de votre serment » leur dit il — « de tuer à l'instant celui parmi vous qui oseroit proférer une parole lâche, et moi le premier si, contre cet ordre, je trahis mon devoir. » Cette assurance admirable produisit l'effet que *de Boubenberg* fit écrire à ses

*) 3. Mars 1476.

***) Entr'autres trois gros diamans, dont le plus beau se trouve à la chambre du trésor du St.-Père; le second, à celle de l'Empereur d'*Autriche*, et le troisième au trésor royal de *France*.

****) Dans la petite *Bourgogne*.

†) *Adrien de Boubenberg*.

supérieurs: de ne rien tenter pour faire lever le siège sans être auparavant parfaitement sûr du succès. Mais en se dissimulant ainsi les dangers de sa position, la détresse n'en devint que plus pressante. Cependant une grande partie du mur de Morat venoit d'être renversée par la grosse artillerie, et les sapeurs de l'ennemi s'étoient tellement rapprochés des remparts « que les épées des *Bourguignons* se « croissoient sous terre avec celles des *Suisses* *).” A peine les *Bernois* avoient-ils eu le temps de s'emparer des postes importans aux ponts de Laupen et de Guminen, qui devoient leur assurer le passage sur *Morat*. Dans la capitale, la consternation étoit si grande qu'au moindre sujet on se mit à sonner le tocsin. Dans les temples on ne vit que des femmes et des enfans à genoux. C'est pour la sixième fois que *Berne* somme les Confédérés à venir à son secours. « Vos services ne « seront jamais oubliés et nous saurons vous les rendre, si Dieu nous sauve de « notre perte **).” C'est dans ces jours de calamité que l'idée d'une destruction prochaine de l'antique ligue Suisse se présente tout à coup et remplit toutes les ames de terreur. La nation se livre à un nouvel enthousiasme. Dès cet instant toutes les démarches, le nombre et l'armement des contingens, la réception à *Berne* et à *Guminen*, les dispositions prises avant la bataille, tout porte une empreinte vraiment héroïque, qui devoit assurer aux Confédérés la victoire sur un ennemi qui ne leur étoit supérieur, avant le combat, que par le nombre, par son arrogance et ses insolentes prétentions.

En arrivant à *Berne*, les troupes de *Zuric* conjointement avec celle de *Thourgovie*, d'*Argovie*, des *Baillages-Libres* et de *Sargans* trouvèrent toute la ville illuminée et d'abondans rafraîchissemens devant les maisons pour les délasser de leurs fatigues ***).

*) *Edlibach*.

**) *Waldmann de Zuric*, qui avoit précédé les troupes, écrivit dans le même sens à ses concitoyens: « L'ennemi est trois fois plus fort que lors de la journée de *Grandson*, mais, à « l'aide de Dieu, il sera à nous! » (Lundi après la fête de Dieu).

***) Voyez la planche.



Die Vorbedeutung des Sieges bey Murten .

XIX.

Présage de la victoire de Morat.

(1476.)

Dès l'aube du jour du 22 Juin le ciel sembloit vouloir s'éclaircir. A *Gumînen* les troupes fédérales assistèrent encore à matines. Une impétueuse ardeur au combat s'empare des trente-quatre mille hommes *), au point que la plus grande partie de l'armée demanda à marcher sans vouloir prendre de nourriture auparavant; l'attaque, dans un conseil de guerre, fut résolue. Les officiers étrangers **), commandant la cavallerie, proposèrent pour plus de sûreté de faire un rétranchement autour du camp pour se mettre à couvert de l'ennemi, mais un nommé *Keller*, banneret de *Zuric*, s'écrie avec force: « Nous autres *Suisses*, nous avons « l'habitude d'aller chercher l'ennemi chez lui. » — Or, l'ordre de bataille fut formé de l'avant-garde, du gros de l'armée, et de l'arrière-garde. Les chefs de troupes les plus valeureux, ayant *Réné*, duc de *Lorraine* à leur tête, furent créés chevaliers par le comte de *Thierstein*. Le duc *Charles*, enchanté des mouvemens qu'il vît faire (le jour précédent il avoit compté attaquer le premier) ***) donna de même à ses généraux le signal d'entrer en ordre de bataille.

Il opposa d'abord son infanterie, formée en colonnes profondes, à l'avant-garde des *Suisses*, ayant sa cavallerie sur les flancs. L'artillerie fut placée en front derrière une haye et au bord d'une fosse. C'est au milieu de ces manoeuvres que vers midi les armées ennemies se trouvèrent enfin en présence; or, tandis que *Charles*, ne présumant plus d'être attaqué et rejetant les avis de ses généraux, s'amusoit en revanche à adresser des discours pompeux à ses troupes et à investir à l'avance

*) 30,000 hommes d'infanterie, et 4000 hommes de cavallerie; d'après les diverses données l'estimation la plus probable; tout comme l'on peut sans exagération évaluer la force de l'ennemi à 60000 hommes. Parmi les troupes fédérales, celles que commandoit *Waldmann* furent, quant à la discipline et à l'allure guerrière, principalement admirées.

**) Des alliés d'Autriche, de *Lorraine* etc.

***) Une forte averse l'en avoit empêché. *Duclos*.

Dame *Jolande* *) son amie, du fief de la ville de *Berne*; de *Hallwyl*, commandant les troupes bernoises (c'étoit à la fête des 10,000 chevaliers), parla ainsi à ses gens: « C'est à ce même jour que vos pères, il y a 137 ans, ont sauvé la patrie **); mettons nous à genoux ». Au moment où ces guerriers, les mains levées, imploroient le ciel ***), on vit tout à coup le soleil percer les nuages et briller du plus bel éclat. Ah! s'écrie de *Hallwyl*, en fendant l'air de son épée: « C'est Dieu lui-même « qui veut nous éclairer. Levez-vous; fondez sur ces barbares qui ont fait exécuter « vos frères devant *Grandson*; en avant braves jeunesse, frappez, afin que vos « épouses ne deviennent pas la proie de ces misérables! » †)

L'ossuaire de *Morat*, sur la route de *Berne* à *Lausanne* où reposent les ossements de 20,000 *Bourguignons* ††), et l'inscription qui y est gravée, redisent l'histoire de cette journée, dont la gloire restera toujours au-dessus de toute description.

*) De Savoie,

**) A Laupen.

***) L'un d'eux dit la prière; tous finirent par dire: Amen. V. manuscrit de la Bibliothèque de Vienne.

†) Voyez la planche.

††) En 1798 le 3. de Mars, les Français, ivres de leurs succès, détruisirent ce monument. Les malheureux! il ne commirent cependant pas cet excès sans remords, puisqu'ils ensevelirent les ossements dispersés sur le même lieu. La jeunesse de *Morat* célèbre encore de nos jours, et toutes les années, le 22. de Juin sur le tombeau des ennemis vaincus. Le messenger *Suisse*, qui paroît à *Arau*, No. 28. de la présente année, donne une notice détaillée sur la manière dont cette fête a été célébrée en 1819.



G. Fohrer del.

L. Hirtmann sculp.

Nicolaus von der Flue versöhnt die entzweiten Eidgenossen.

XX.

Réconciliation des Confédérés par Nicolas de Flue.

(1481.)

C'ÉTOIT environ huit jours avant la fête de Noël que sur les représentations de *Zug* et de *Glarus*, cantons choisis pour arbitres, les députés des villes et des pays de la Confédération se réunirent pour la dernière fois à la diète de *Stanz*. Il s'agissoit du différent fameux : Si l'on recevroit *Fribourg* et *Soleure* non seulement dans la Confédération générale, mais si l'on leur accorderoit en même-temps les droits de combourgeoisie dans les villes. De la décision de cette question alloit dépendre la paix ou la guerre. Dans ce temps-là vivoit à *Stanz* un prêtre pieux, nommé *Herrmann Imgrund*, natif de *Lucerne*, l'ami le plus intime du célèbre eremite *Nicolas de Flue*. *Imgrund*, ayant appris que les négociations alloient se rompre de nouveau et que les affaires se brouilloient plus que jamais, se rendit pendant la nuit à trois lieues et demi de distance à *Ranft* auprès du saint eremite, pour lui exposer le triste état où en étoient les choses. Il ne put revenir à *Stanz* que vers l'heure du midi. Rendu de fatigue, il ne laissa cependant pas de chercher, tous les députés, qui se préparoient à partir dès l'après-midi, dans leur logemens, et de les conjurer chaqu'un en particulier, les larmes aux yeux et au nom de Dieu, de différer leur départ de quelques minutes seulement, pour entendre encore le saint eremite qui alloit le suivre. Cet incident inattendu ne laissa pas de faire son effet. Surpris, les députés se rendent à la salle de leurs séances au moment où l'eremite entra. Frappés de son maintien à la fois noble et imposant, étonnés de l'entreprise importante qu'il alloit hazarder, ils se lèvent tous de leurs sièges; et *Nicolas de Flue*, la tête découverte, leur adressa ces paroles : « Chers Confédérés ! je viens de quitter ma solitude. Je ne suis point initié dans les mystères de la politique humaine, mais c'est de Dieu que je tiens mes lumières. Abandonnez — dit-il aux représentans des villes — vos combourgeoisies particulières, qui ne peuvent qu'être préjudiciable à la patrie commune; et vous, en s'adressant aux députés des pays fédéraux, rappelez-vous des anciens services rendus;

ne tardez pas davantage à reconnoître *Fribourg* et *Soleure* comme membres de la Confédération. Il viendra un temps où vous vous félicitez d'avoir suivi mes conseils.... J'ai appris avec peine, qu'au lieu de rendre à Dieu des actions de grâces pour vos victoires, vous vous livrez à des discussions interminables sur le partage de vos conquêtes; de grâce, repartissez désormais les conquêtes des terres seigneuriales selon les cantons, et quant aux effets mobiliers qu'ils soient le partage des troupes à raison des divers contingens. Et vous les Waldstettes *), gardez-vous de ne rien changer à l'usage anciennement établi pour juger de vos différends, il est fondé sur l'équité. Et vous tous en fin, je vous exhorte à l'union; renoncez à vos conventions particulières; réunissez-vous en un seul peuple, par l'amour du bon ordre et de la patrie, par la bonne foi... J'ai fini. Que le Seigneur soit avec vous!

Et Dieu bénit (dit Tschoudi) les paroles du saint ermite; quelque'embrouillées qu'eussent été les affaires encore le matin, une heure suffit pour tout terminer à l'amiable. Le respect pour la vertu de ce saint homme prêta à la sagesse de ses conseils une force nouvelle, et disposa tout à coup les esprits à rendre hommage à des vérités généralement reconnues, mais dont on n'avoit pas voulu entendre parler auparavant **).

Peu de jours après parut la célèbre Convention de Stanz, ainsi que l'Acte de réunion de *Fribourg* et de *Soleure* à la Confédération Suisse.

*) *Lucerne, Uri, Schwytz* et *Unterwald*.

***) C'étoit un nombre égal de juges dans les différends d'un ou de plusieurs de ces cantons contre un ou plusieurs autres cantons.



G. Volmar del.

G. Meckelt sc.

Die Frau von Schlins, im Schwabenkrieg.

XXI.

La villageoise de Schlinz.

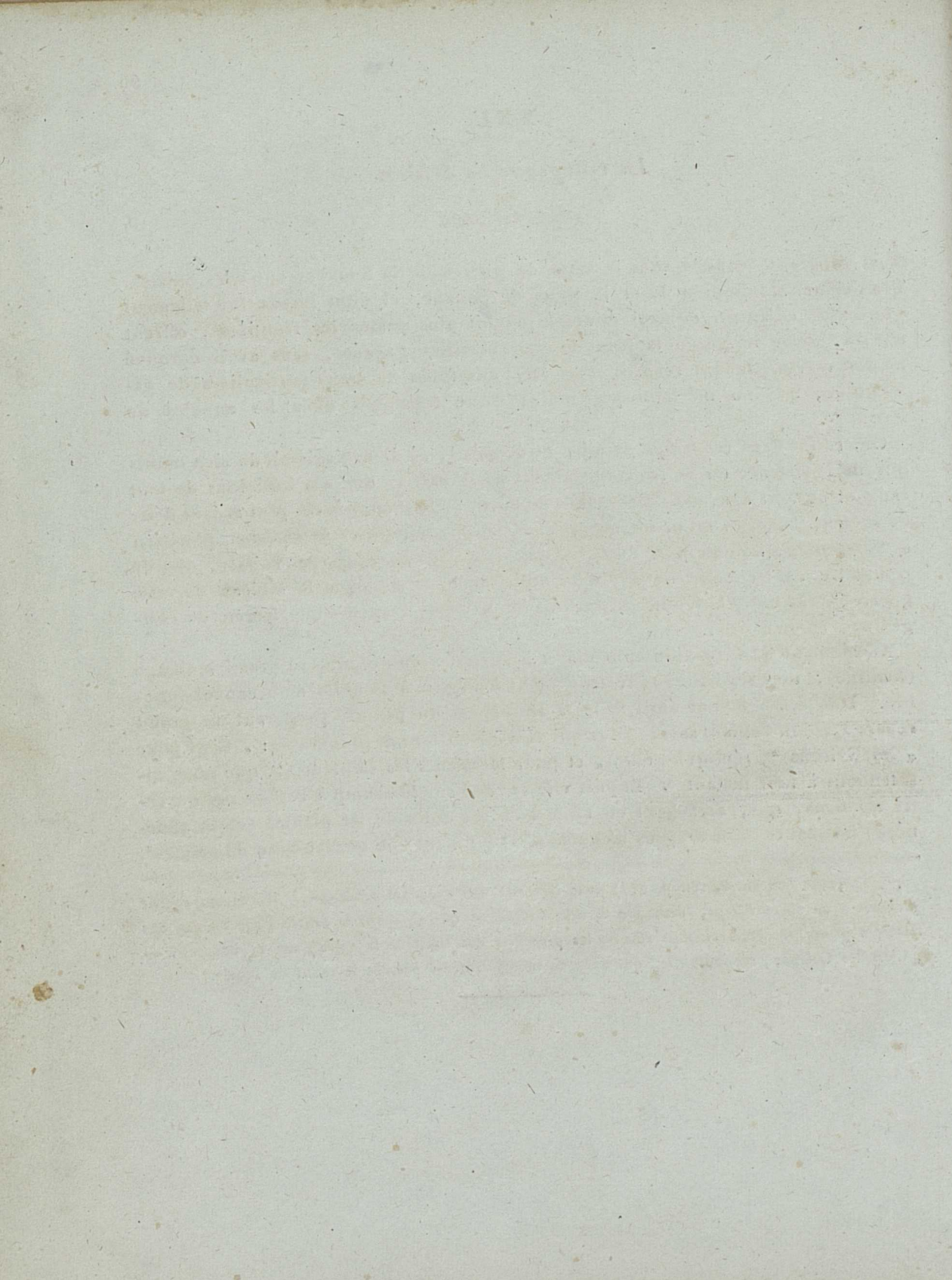
(En Juillet 1499.)

LES différens, connus sous le nom de guerre de la Souabe, entre les Suisses, l'empereur Maximilien I. et la ligue de Souabe, et dont l'issue fut tellement glorieuse, qu'aucun ennemi étranger n'osoit plus passer les frontières, offrent encore, outre le grand tableau de cinq batailles gagnées, sans avoir éprouvé aucun revers pendant l'espace d'un an, une foule de traits particuliers de patriotisme, qui ne méritent pas moins d'être consignés dans les annales de l'histoire.

Or, ce fut dans ces temps de crise et de péril, où il ne s'agissoit de rien moins que de l'existence ou de l'anéantissement de la patrie, que des individus de tout rang et de tout âge, sans distinction de sexe, étoient animés du plus ardent désir de soutenir, chacun selon ses moyens, la cause commune. *Pirkheimer*, patricien à Nuremberg, homme plus digne de paroître dans les rangs des Suisses, que de combattre contre eux, traçant d'un style mâle et classique le tableau de cette guerre, nous cite, entr'autres, un trait de présence d'esprit d'une femme de l'Engadine, comme suit :

Au moment de l'invasion ennemie et à l'arrivée d'un espion au premier village (Schlinz), tous ses habitans se trouvoient à l'église à la suite d'un convoi funèbre. Une seule femme étoit restée à la maison du défunt, préparant un grand repas; l'espion voulant savoir pour qui elle faisoit tant de préparatifs: « C'est pour les Grisons », répliqua-t-elle, « et pour Messieurs les Confédérés, que nous attendons à tout instant ». Et puis elle se rend sur-le-champ à l'église pour avertir les siens, qui, arrachant en toute hâte les croix de fer plantés sur le cimetière, mettent en fuite un gros d'ennemis, et lui tuent une quarantaine d'hommes¹.

(¹) Sprecher (chron. Rhaet. p. 117) nous rapporte une anecdote semblable. Un espion s'étant présenté à un autre village, demanda à une femme ce que signifioit la fumée (que les paysans faisoient passer sur leurs champs afin de les préserver des effets de la gelée) sur la hauteur? — « C'est les Grisons, répondit-elle, qui dans ce moment-même passent le mont de Flucla. »





G. Falmer, inv.

Ch. Michels, sculp.

Der Rückzug der Schweizer bey Marignan .

Résumé des Suisses pris de Marignano

(14 septembre 1515)

Le jour de la bataille sanglante de Marignano étoit resté douloureux pendant toute la nuit. Le second jour, lorsqu'il étoit déjà de midi, l'armée française étoit prête à marcher vers le camp de l'ennemi, précédée par des cris de guerre et des nuées de pavanes. Les Suisses, qui étoient venus et lorsqu'ils étoient à se retirer au Milan. Les Suisses, qui étoient blessés, ainsi que les autres, au milieu de leur redoutable armée, étoient tout remis dans une attitude tellement imposante que le vainqueur sur le champ de bataille ne pouvoit plus les poursuivre. Ce ne fut qu'un moment, où, étant obligés de s'arrêter, pour passer une large fosse, et essayant au dernier assaut par le combatement français. Puis se vint l'ordre de laisser beaucoup de leurs hommes sur le champ de bataille. Mais ces braves, dans cet imminent péril, ne furent point battus eux à qui l'on avoit confié les signes de l'honneur de la patrie, oubliant eux-mêmes, ne songèrent qu'aux moyens de les sauver. On se perdit peu en effet. Ce qu'on eut à regretter le plus, c'étoit ce cortège d'argent, d'or, d'acier, d'armes, d'une origine inconnue, et dont le son remplît jadis même l'air de Charles-le-Hardi de tant de terreur. Ici on vit Jean Bâer, maître de ses janissaires les derniers efforts pour sauver la bannière de Bâle, en la remettant entre les mains des siens. Le capitaine, capitaine, reconduisit sur l'ennemi celle d'Albrecht de son côté, d'Albrecht, blessé à mort, arracha l'enseigne de son camp, la cache dans son sein, et rend le dernier soupir. La bannière de Bâle

(1) Poème descriptif dans le manuscrit (Alvarez) inséparablement et, au même endroit, dans le manuscrit de l'original, voir ce manuscrit dans le manuscrit de l'original.
 (2) Les autres prisonniers que ce fut à la suite d'une mesure prise par le comte Fribourgeois, par son état-major, furent les Suisses de l'arrière, empêchés les Suisses d'avancer, se trouvant dans l'état de la bataille, et qui les dédaignèrent, non sans de vives contestations entre eux, à une certaine distance.
 (3) C'est la seule fois où celle-ci fut prise sur l'ennemi.
 (4) Albrecht de Trarbach.
 (5) L'ennemi trouva son corps et la fit transporter dans une église à Lyon.

XXII.

Retraite des Suisses près de Marignano.

(14 Septembre 1515.)

L'ISSUE de la bataille sanglante de Marignano étoit restée douteuse pendant toute la matinée du second jour, lorsqu'à l'heure fatale de midi, l'arrivée d'un secours de troupes venitiennes, précédée par des cris de guerre et des nuées de poussière, ranimant le courage de l'ennemi harassé de fatigues¹, décida enfin la victoire en sa faveur, et força les Confédérés à se retirer sur Milan². Les Suisses, plaçant leurs blessés, ainsi que leur artillerie³, au milieu de leur redoutable carré, exécutèrent leur retraite dans une attitude tellement imposante que le vainqueur surpris n'osoit presque plus les poursuivre. Ce ne fut qu'au moment, où, étant obligés de s'arrêter, pour passer une large fosse, et essayant un dernier assaut par la gendarmerie française, qu'ils se virent forcés de laisser beaucoup de leurs mourants sur le champ de bataille. Mais ces braves, dans cet imminent péril, surtout ceux parmi eux à qui l'on avoit confié les signes de l'honneur de la patrie, s'oubliant eux-mêmes, ne songèrent qu'aux moyens de les sauver. On en perdit peu en effet. Ce qu'on eut à regretter le plus, c'étoit ce cor⁴ antique richement argenté, d'une origine inconnue, et dont le son remplit jadis, même l'ame de Charles-le-Hardi de tant de terreur. Ici on vit *Jean Baer*, mutilé de ses jambes, faire les derniers efforts pour sauver la bannière de Bâle, en la remettant entre les mains des siens; là, *Lindenfels*, chapelain, reconquit sur l'ennemi celle d'Unterwald; de son côté, *Gerber* d'Appenzell, blessé à mort, arrache l'enseigne de son fût, la cache dans son sein, et rend le dernier soupir⁵. La bannière de Zurich

(1) Poene desperata salus erat, cum Livianus (Alviano) lassitantem et, ut multi ajunt, jam de fuga cogitantem Gallum, velut ex improviso Deus refovit. *Artuni*.

(2) D'autres prétendent que ce fut à la suite d'une mesure prise par le comte Trivulzio, qui, en faisant rompre les digues du Lembro, empêcha les Suisses d'avancer, se trouvant dans l'eau jusqu'au genou, ce qui les décida, non sans de vives contestations entr'eux, à une retraite désespérée.

(3) Soit la leur, soit celle qu'ils avoient prise sur l'ennemi.

(4) Appellé : le Taureau d'Uri.

(5) L'ennemi la trouva sur son corps et la fit suspendre dans une église à Lyon.

fut de même sauvée, mais il en coûta la vie à *Jacques Meiss*, ainsi qu'à *Jacques Schwend*, enseigne. Ne vit-on pas encore *Rodolphe de Salis*, surnommé le Long, combattre en désespéré, et ne succomber que couvert de blessures, lui, la terreur de l'ennemi dans toutes les guerres d'Italie ? *Dieteguen*, son fils, sut le venger par la mort de dix-sept ennemis qu'il tua de sa main¹. Chargé de couvrir la retraite, il fit des prodiges de valeur, et fut sauvé à la patrie.

C'est ainsi que se termina cette journée célèbre. Le bourgmestre de Rotwyl en eut l'âme tellement saisie de terreur qu'il en perdit la raison². Un témoin bien plus authentique³ assure : que les dix-huit batailles, auxquelles il avoit assisté, n'avoient été que des jeux d'enfans en comparaison de ce combat de géans⁴.

C'est sur ce champ de bataille, couvert de douze mille morts (dont la bonne moitié étoient des Suisses⁵), que le roi de France, qui, pendant cette journée, s'étoit acquis des titres de noblesse bien plus réels que ceux qu'il tenoit du hazard de la naissance⁶, se fit créer chevalier par l'illustre chevalier *de Bayard*. Il fit de plus dire des messes pour les morts, et élever, à la même place, une chapelle en mémoire de ce terrible fait d'armes.

(1) On l'appela Simon-le-Fort, l'ayant vu un jour rompre de la main un fer à cheval tout neuf, sans avoir l'air de faire aucun effort.

(2) Tomba dans l'enfance pour le reste de ses jours. *Anshelm*.

(3) *Triulzio*, blanchi dans les armes.

(4) Le même témoin assure que, sans la supériorité de l'artillerie française, les Suisses auroient remporté la victoire la plus complète.

(5) Ce n'étoit donc pas sans de secrets pressentiments du sort qui les attendoit, que le chef de l'avant-garde, *Werner Steiner*, *Ammann de Zoug*, se fit donner au commencement de la bataille trois mottes de terre et puis, en les jetant par-dessus la tête de ses camarades, leur dit : « Au nom du Père, du Fils et du St.-Esprit — chers et fidèles Confédérés, oubliez aujourd'hui votre pays natal, c'est ici que doit être notre tombeau. »

(6) Se trouvant toujours au milieu de la plus forte mêlée, il remplit à la fois les devoirs d'un chef et ceux d'un simple soldat. Des lances ennemies se brisèrent contre sa poitrine ; son armure fut couverte de coups. Des coups de lances percèrent son collet de buffle etc. Dans la nuit du 15 de Septembre, après s'être épuisé en dispositions fatigantes, et mourant de soif, il but, pour l'apaiser, de l'eau d'une fosse remplie de cadavres et de chevaux tués, se coucha, enveloppé de la toile d'une tente, sur un char d'artillerie et s'endormit. V. *Fleuranges* et autres.



G. T. Menz. inv.

Ch. Meinhart. sculp.

Die Milchsuppe, im Kappeler Krieg.

... dans ce cas, dans toute position possible, d'ailleurs, les deux
... on les vit souvent se battre, et se battre ensemble. Tandis
... dans le camp des cinq cantons les vices, surtout le pain étaient sans cesse
... pour une région pour le moment dans celui de l'ouest. Or, les
... appeler à l'aide, du camp des cinq cantons, ils n'ont apporté ni
... l'ont et se posent exactement sur le milieu de la route, marqués par une ligne
... des deux cantons, ils ont les sentinelles les plus vives, à
... manger avec eux, à condition toutefois, qu'ils apportent du pain, afin de
... des le fait un peu plus solide. On se rendit volontiers à l'invitation et se plac
... du côté du vase (Mikhopi) qui reposait sur leurs tentes respectives, cependant
... pain par morceaux. C'est dans cette position que ces guerriers joyeux se restaurer
... respectivement, et tous les fois qu'un morceau étoit du côté opposé, et qu
... l'autre portoit le morceau, on l'avoit par des coups sur les doigts, ou
... à l'autre, ne va pas exprimer son vote favorable. Ce jeu de main
... l'autre. C'est une technique connue au nord de l'Asie son devoir.

... dans ce cas, dans toute position possible, d'ailleurs, les deux
... on les vit souvent se battre, et se battre ensemble. Tandis
... dans le camp des cinq cantons les vices, surtout le pain étaient sans cesse
... pour une région pour le moment dans celui de l'ouest. Or, les
... appeler à l'aide, du camp des cinq cantons, ils n'ont apporté ni
... l'ont et se posent exactement sur le milieu de la route, marqués par une ligne
... des deux cantons, ils ont les sentinelles les plus vives, à
... manger avec eux, à condition toutefois, qu'ils apportent du pain, afin de
... des le fait un peu plus solide. On se rendit volontiers à l'invitation et se plac
... du côté du vase (Mikhopi) qui reposait sur leurs tentes respectives, cependant
... pain par morceaux. C'est dans cette position que ces guerriers joyeux se restaurer
... respectivement, et tous les fois qu'un morceau étoit du côté opposé, et qu
... l'autre portoit le morceau, on l'avoit par des coups sur les doigts, ou
... à l'autre, ne va pas exprimer son vote favorable. Ce jeu de main
... l'autre. C'est une technique connue au nord de l'Asie son devoir.

XXIII.

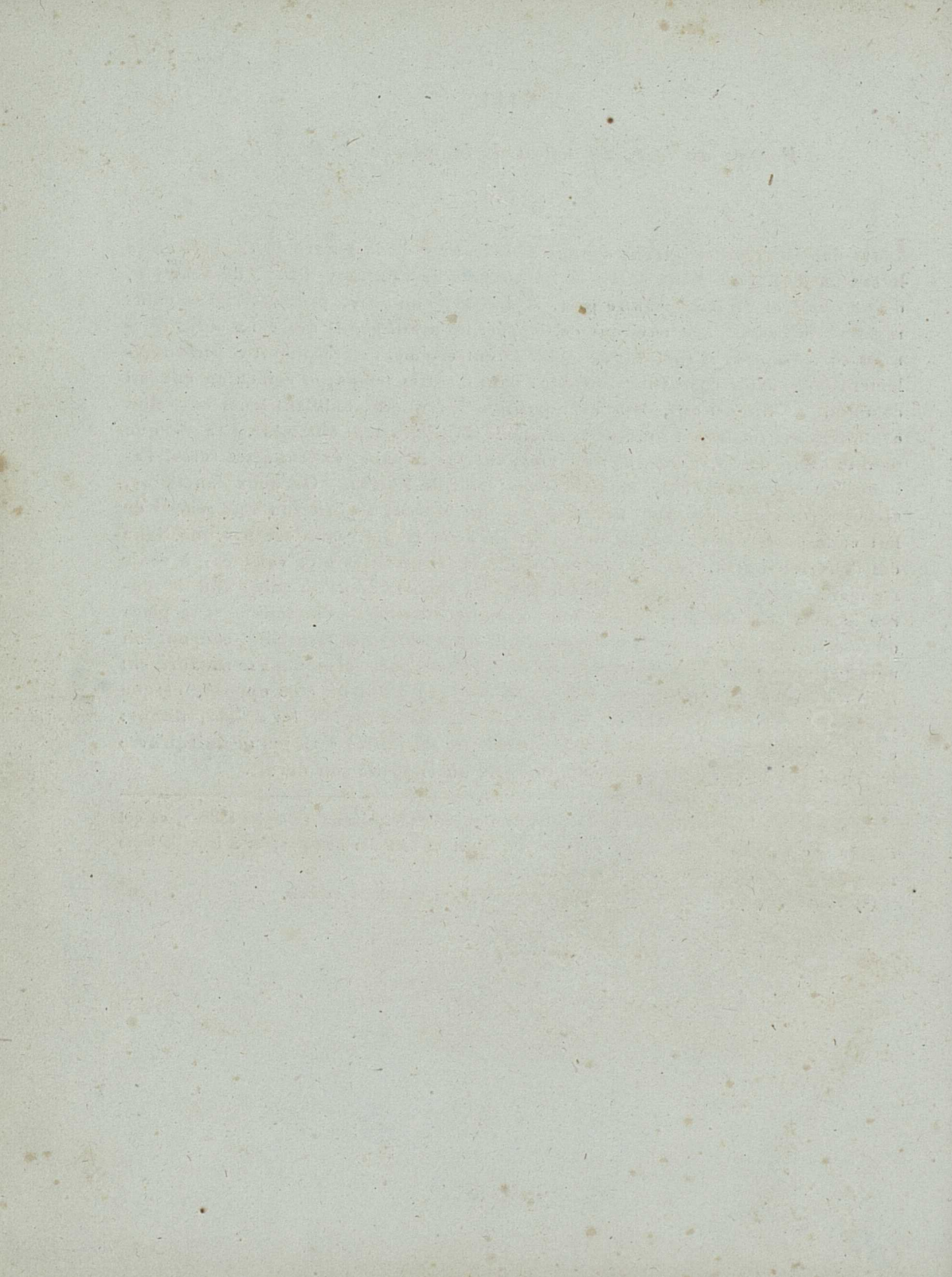
Potage au lait, au temps de la guerre de Cappel.

(1529.)

Lors des différens religieux, connus sous le nom de la guerre de Cappel, entre le canton de Zurich d'une part, et les cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald et de Zoug d'autre part, il arriva qu'un jour, près des riches pâturages de la Lématt, aux environs de Cappel, les avant-postes des deux corps d'armées se trouvoient si rapprochés qu'ils purent aisément se reconnoître personnellement pour avoir combattu ensemble, dans d'autres temps, et vaincu un ennemi commun. C'est ainsi que, dans cette position singulière, oubliant leurs nouvelles contestations, on les vit souvent s'entretenir familièrement ensemble. Tandis que dans le camp des cinq cantons les vivres, surtout le pain, étoient assez rares, l'abondance régnoit pour le moment dans celui de Zurich. Or deux fantassins, appelés Knechte¹, du camp des cinq cantons, vinrent apporter un vase rempli de lait et le posèrent exactement sur le milieu de la limite, marquée par une ligne des deux territoires, invitant les sentinelles Zuricoises les plus voisines, à venir manger avec eux, à condition toutefois, qu'ils apporteroient du pain, afin de rendre le repas un peu plus solide. On se rendit volontiers à l'invitation et se plaça du côté du vase (Milchnapf²) qui reposoit sur leurs territoires respectifs, coupant son pain par morceaux. C'est dans cette position que ces guerriers joyeux se restaurèrent réciproquement, et toutes les fois qu'un morceau alloit du côté opposé, et que l'ennemi pensoit le poursuivre, on l'avertit par des coups sur les doigts, disant : « Allons, camarade, ne va pas empiéter sur notre territoire ! » Ce jeu ne finit qu'avec le repas. Chacun retourne ensuite au poste où l'appelle son devoir.

(1) *Knechte*, valets, serviteurs, en françois, nom qu'on donnoit alors aux simples soldats, ce qui signifioit, comme l'on pense bien, serviteur de la loi et non des hommes, et à laquelle leurs chefs étoient soumis comme tout le monde.

(2) Terme du pays, pour désigner simplement une vase au lait et en bois.

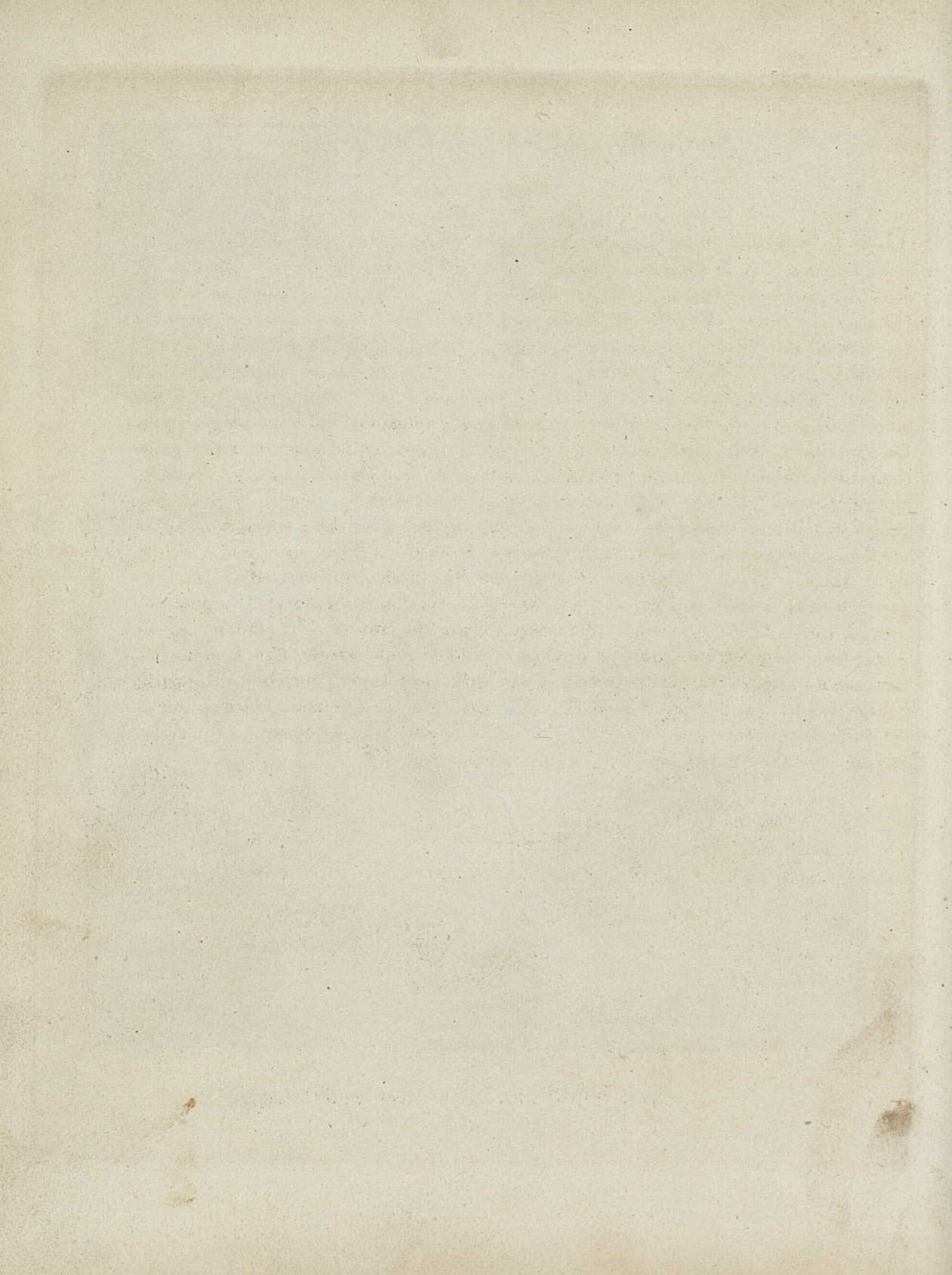




G. Volzner del.

G. Meichelt sc.

Der Schultheiß Wengi von Solothurn.

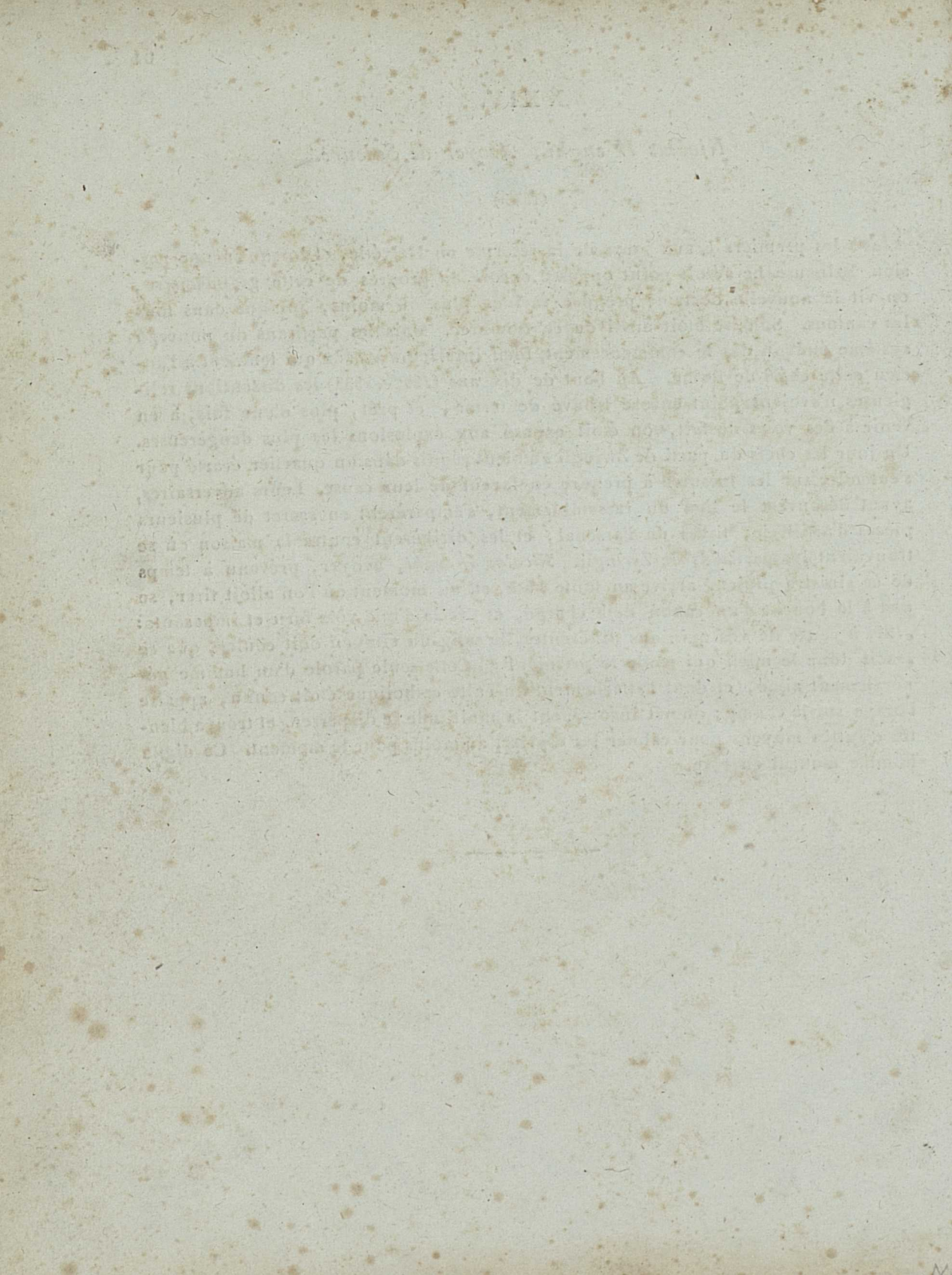


XXIV.

Nicolas Wenghi, Avoyer de Soleure.

(1533.)

DANS les premiers beaux jours de la réforme en Helvétie, et lorsqu'aucune passion haineuse ne s'étoit point opposée encore au progrès de cette grand'œuvre, on vit la nouvelle doctrine prendre racine, plus ou moins, presque dans tous les cantons. Soleure étoit aussi de ce nombre. Mais les partisans du nouveau système étoient, dès le commencement, bien inférieurs à ceux qui tenoient à l'ancien culte chéri de Rome. Au bout de dix ans (1522—1533) les dissensions religieuses n'avoient point encore trouvé de terme, et prêt, plus d'une fois, à en venir à des voies de fait, on étoit exposé aux explosions les plus dangereuses. Un jour les chefs du parti de Zwingli s'étoient réunis dans un quartier écarté pour s'entendre sur les mesures à prendre en faveur de leur cause. Leurs adversaires, ayant découvert le lieu du rassemblement, s'emparèrent en secret de plusieurs pièces d'artillerie, tirées de l'arsenal, et les dirigèrent contre la maison où se trouvoient les partisans de Zwingli. *Nicolas Wenghi*, avoyer, prévenu à temps de ce sinistre projet, arrive en toute hâte, et, au moment où l'on alloit tirer, se met à la bouche d'un canon déjà chargé, et s'écria d'une voix forte et imposante: « Si, à cause de vos opinions différentes, le sang du citoyen doit couler, que ce soit donc le mien qui coule le premier! » Cette seule parole d'un homme généralement aimé, et dont l'attachement au culte catholique étoit connu, appaise l'orage sur-le champ; on vit incontinent la multitude se disperser, et trouva bientôt d'autres moyens pour calmer les esprits, au moins pour le moment. Ce digne homme mourut en 1549.



61 Pl. colorées de
E. Volmar

- 1) Laube 1972 - TCSZ
- 2) Reiss + Auv. Auction 17
1978 - IV - LLTS
- 3) Mölliger - Zehn
1883 - V - RCST

